

DOSSIER DE PRESSE

GEORGE STAMOS



Le Devoir, Critique de Catherine Lalonde, Jeudi 25 janvier, 2018

«Résistances plurielles»: joyeuse mutinerie

Recurrent Measures, de Georges Stamos, soulève des questions vives et riches, sans toutefois encore y répondre. Les danseurs, juchés essentiellement contre deux des quatre murs d'un espace ouvert où poufs, tabourets et sol accueillent les spectateurs, sont des rondelles tournantes. Ils exécutent des demi-tours et tours à l'unisson, systématiquement, avec une machinale précision. Des mouvements minimaux percent ça là, comme quelques traversées qui cherchent à créer des courants au cœur de l'espace, là où tendent à s'ancrer les spectateurs. Le travail est infiniment plus vibratoire que gestuel. Stamos annonce d'entrée de jeu qu'il cherche l'optimisme dans l'endurance, dans la continuité à long terme. Un rapport un peu engoncé des danseurs à l'espace (la salle orange du Wilder a ce défaut d'être très sérieuse) et à leur posture (pour contrer l'étourdissement ?) rend la lecture de leur intention difficile. Mais la remise en question de la spatialité théâtrale traditionnelle est audacieuse. Sans reproduire la frontalité des énergies du théâtre à l'italienne ni la giration de l'arène de cirque, au contraire les sept danseurs activent les pourtours de la salle, l'autour des spectateurs, et ce, avec très peu de déplacement, mais en démarrant plusieurs petites spirales le long des murs. Étrangement, se crée un effet d'inertie au centre de la pièce, où s'agglutine l'essentiel des spectateurs, plutôt que l'élévation légère qui pourrait s'ensuivre. Une autre question intéressante : devant cette distribution parfaite en matière de diversité (genre, identité sexuelle, diversité, souffrant à peine de jeunisme), on ne se réjouit que quelques minutes, avant de se demander pourquoi alors une telle uniformité des corps, une vision même de la beauté ? Est-ce parce que l'inclusion est un acte qui ne se termine jamais ?

Spirale Web, Critique de Guylaine Massoutre, Jeudi 8 février, 2018

Pour un théâtre de la catharsis

Répétition sans fin

Résister, c'est répéter, durer, dit Georges Stamos dans *Recurrent Measures*. Six interprètes s'y placent sur des disques tournants, disposés près des murs. Ils prennent leur élan pour tourner, comme des toupies, s'aidant de gestes mécaniques, réguliers et légers. Ce manège conceptuel varie à peine, l'objectif étant de conserver le rythme des tours, le battement des corps et les frottements du bois. Chaque danseur ira ainsi aux limites de l'équilibre, résistant avec le public à l'étourdissement.

La mystique de ces derviches tourneurs, loin de la politique, rassemble ici aussi la communauté. Détachés des contingences, ces interprètes endurants imposent leur mode de jouissance rebelle à l'ordre extérieur ; l'excès de cet exercice inoffensif devient une force réelle. Ces corps écrivent leur sublimation monacale : la présence humaine se concentre dans le fantasme d'un temps emballé, où le désir de durer dans cette danse rituelle échappe au sujet incarné. L'individu y est hors d'atteinte.

Sur les pas du spectateur, Critique de Robert St., Lundi 29 janvier, 2018

Sur mes pas en danse: «Résistances Plurielles» qui n'ont rien de singulier!

Retour au Café, avant de prendre place dans la grande salle dans laquelle, nous trouvons coussins et tabourets dispersés au milieu de la salle. Les interprètes (George Stamos, Stacy Désilier, Elinor Fueter, Geronimo Inutiq, Jean-Benoit Labrecque, Chi Long et Mark Sawh Medrano) sont déjà dans la place et saluent les spectateurs qui entrent. Une fois tous les gens installés, George Stamos (le chorégraphe de l'oeuvre, "Recurrent Measures") nous présente l'essence de l'oeuvre, la résistance par la persistance. Et débute une suite de moments durant lesquels les interprètes, seuls, tournent sur des disques tournants proche sur les murs. Il me faudra un certain temps pour me laisser aller aux mouvements de rotation et surtout aux sons de ces disques, mais une fois cela fait, j'y prends un grand plaisir. Les états musicaux se modifient, les mouvements se font aussi regroupés, se déplacent au milieu de la place et entraînent parfois des spectateurs dans leur sillon. Une oeuvre qui n'a rien de spectaculaire, mais qui captive.

Trois oeuvres intéressantes et pertinentes qui nous éloignent des façons habituelles de présenter avec des propos chorégraphiques inhabituels sur le message envoyé et celui perçu. Une soirée qui nous permet de se questionner sur notre position de spectateur face aux mouvements déployés et leurs significations. Je ressors fort satisfait de ces excursions chorégraphiques hors des sentiers balisés qui m'ont permis de renouveler mon expérience de spectateur et surtout d'y trouver de nouvelles perspectives.

Magazine Avant-Première, Critique de Hanen Haeab, Jeudi 25 janvier, 2018

Recurrent Measures, sept danseurs et une installation circumambulatoire

Le dispositif est efficace : Des plateaux tournants sur lesquels les danseurs performant une rythmique circulaire et répétitive. Les motifs de danseurs en solo, en couple ou en groupe de six se succèdent. Leur répartition symétrique et orthogonale est presque scopique, sans pour autant trop se regarder, se toucher, ils se font échos par leurs conditions de danseurs-tourneurs.

Des contrastes sont fabriqués avec le public éparpillé au milieu de la salle Wilder, relaxé sur des pouffes et des tabourets, libre de circuler, de partager les espaces des performeurs, de les filmer, de les prendre en photos. Avec l'ordre et le désordre, le mouvement machinal et le comportement naturel, les déplacements et les positions stationnaires, l'installation de George Stamos se veut graphique et sonore. Les performances corporelles et chorégraphiques des interprètes ne sont pas mises en exergue par les projecteurs ; malgré leurs présences, ils sont dissous par la multiplicité des champs de vision, des regards qui ne savent pas par où et quand les figures vont comparaître et changer de forme. Colorée, fraîche et vertigineuse, Recurrent Measures est un plaisir visuel sobre à consommer en prenant en considération comme on l'a annoncé, le défi physique et proprioceptif du danseur.

Societas Criticus, Critique de Michel Handfield, Lundi 5 février, 2018

Face à la peur, savoir résister!

www.societascriticus.com

Ici on était dans le spectacle festif. Couleurs et mouvements suralimentés par ces disques qui accélèrent le mouvement. C'était spectaculaire.

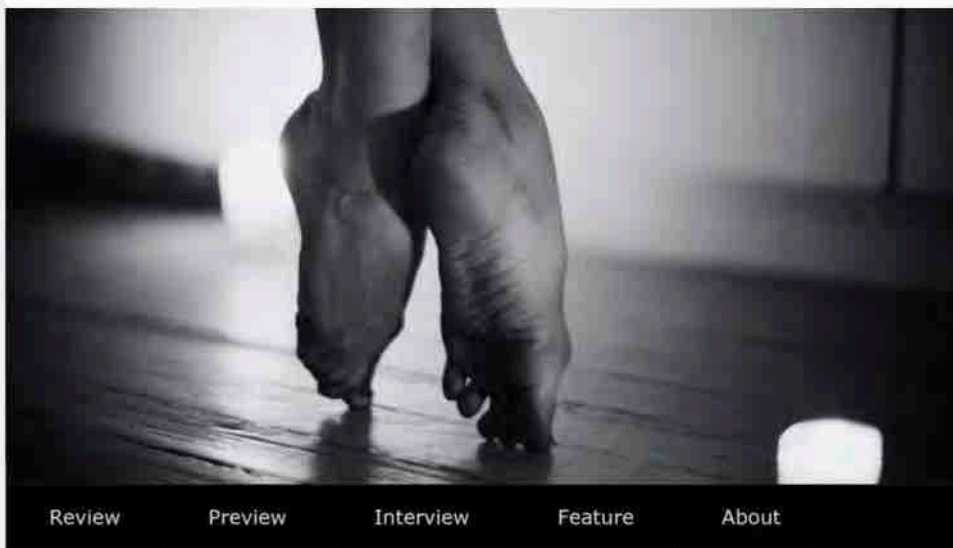
À un deuxième degré, on pouvait aussi penser à un « back to the future », les danseurs et danseuses faisant penser au temps du yéyé (1960) et du disco plus tard (1980) où certain(e)s se déhanchaient sur les hautparleurs.

Mais, à l'époque de la musique électronique, ces hautparleurs sont maintenant individuels et la musique dans la poche : iPod et téléphone intelligent ayant remplacé les grosses sonos d'hier. Alors, nos danseurs et danseuses se déhanchent sur ces disques... qui en sont la représentation moderne, car il y a des choses qui ne changent pas, que ce soit le Pouvoir, la manipulation, les peurs, comme nous l'avons vu plus haut, mais aussi les façons de s'amuser, de se divertir et de s'aimer. Le casque virtuel ne remplacera jamais le toucher des corps par exemple, modernism ou pas.

La symbolique va aussi plus loin, avec des impressions de « street dance » et de rythmes de la rue, certains frappant sur les murs ou à terre comme on peut le faire dans la rue. Je percevais ici un clin d'œil à la ville avec ses échanges multiples entre genre musical et habitants de différentes origines et de différents âges, car le modernisme n'est pas que jeune. Suffit de voyager en métro pour voir aussi des têtes grises branchées sur leur portable ou de fréquenter des événements festifs, comme le Festival de jazz, pour voir la diversité rassemblée.

Dance Profiler

A CONTEMPORARY WORLD OF DANCE



Oct
03

Modern Masculinity, Briefly: Situations, by George Stamos

Just as I was thinking that I wasn't going to try to understand what I had just seen, I overheard the girls in the row behind me:

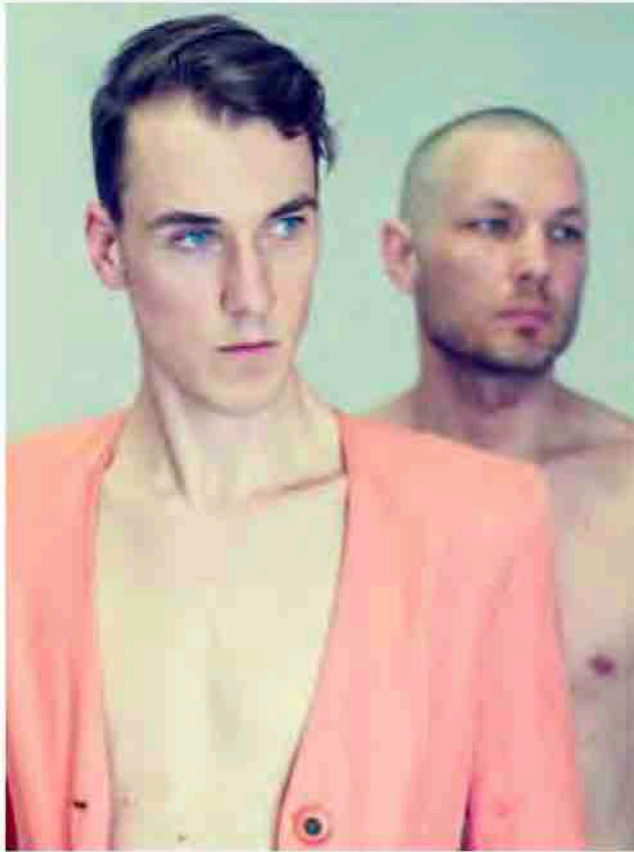
– "J'ai pas compris."

– "Mais ce n'est pas une affaire de comprendre, mais d'interpréter..."

So I guess I wasn't alone in not quite grasping all the little and big messages hidden within George Stamos' piece. And I have to agree with the second girl, sometimes it isn't always about understanding, but interpreting our own experience of a show. On this night, it was George Stamos' piece *Situations* that had us searching for meaning. Presented at the Agora de la danse from September 30 to October 2, it questions conventional definitions of masculinity and proposes we drop simplistic gender stereotypes in favour of something a little more open-minded, something a little more of our time. And who better than Stamos, a unique breed of man in his own right, to fuel

[Follow](#)

this discussion.



Stamos is known for producing dynamic and often disturbing works – a nod to his turbulent life growing up in bad parts of town and developing his dance style as much in the ballet room as on bar tops – and his latest piece, *Situations*, definitely plays with that edge. Anything conventional about the show has a twist. The conventional stage opens up into a side room only partially visible to the audience – because why would we need to see everything that's going on anyway? There is music, but it's no ordinary composition. Instead, it is made up on the fly using a microphone, some props, and intentionally or unintentionally recorded sounds mixed and looped on the spot by performer and audio artist Owen Chapman. Think of the clicking sound of shaking up a can of spray paint, or the crinkling of a sheet of paper, or dragging your fingers along the teeth of a comb... All these items take on multiple identities as they become musical instruments on top of their common utility. It's fitting, as the men who play them can't be limited as fitting into any one category themselves.

Let's talk about Sebastien Provencher. It was just the other week that I saw him gyrating butt naked to punk rock music in *No Fun*, and here he is now in a trendy suit with no shirt, slicking his hair back and leading this piece with defiant confidence. A couple minutes later and he's near naked again, posing and exposing his neck, his chest, his buttocks, as an older man in a pink princess dress spray paints him and fellow dancer Olivier Koomsatira in pink. A couple more minutes and he's part of a group, repeating a choreography of pelvic thrusts and chest bumping. Before this he was facing off with Chapman in a funny or awkward sound-off, grunting and laughing into the mic, adding layers to the soundscape. It's no wonder he's the face of this show, plastered on posters and program covers and starring in publicity photos. He epitomizes this idea of contemporary masculinity that can't yet be described succinctly, but that includes the strong man, the hunter, the metrosexual, the artist, the effeminate, the bold, ... in sum, the uncategorizable.



The choreography is equally multi-layered, changing vibes completely every few minutes and presenting the whole as a collection of unique scenes, as

[Follow](#)

the title suggests. A lot of these scenes stay comfortably on the surface level of interpretation, adding some lightness to what could have been a very mind-heavy piece. Humour also plays an important role and makes it seem lighter than it may actually be. Can you imagine a group of grown men very seriously pulling out their phones and unashamedly taking selfies? It's just one of the situations Stamos presents and honestly it's a great way to show a diversity of types – from the guy with the selfie stick making duck faces, to the lumberjack scrunching his face and posing with a block of wood, to the vogue styled men looking disinterested, but who we know are just as concerned with the image they present. There's definitely something to be said about the effect of living in a world where everyone curates their self-image and our difficulty to move beyond static gender stereotypes. How do you present fluidity and self-discovery in an Instagram pic?

The cast of *Situations* includes five male performers and seven invited guests. This purpose of this distinction isn't clear to me since, in the end, all these artists make the show what it is. I can only guess that the cast grew as the project developed and what was originally a piece for a group of men turned into a show combining men, women, dancers, actors, watchers and participators. This idea of redefining masculinity isn't new, but it always sparks an interest. I have yet to see though a piece that justly portrays the multi-layered and constantly evolving components of what the modern man can be. *Situations* is no exception, and though it was an entertaining hour it definitely fell below my expectations. It felt diluted, which fits my hypothesis of the invited guests as add-ons to what was a denser piece in its conceptual phase. If Stamos wanted to make a commentary on masculinity I think focusing on a single situation or person would have been more effective than the loosely connected mishmash that resulted here.

Images

Nans Bortuzzo

Share this:



DFDANSE

LE MAGAZINE DE LA DANSE ACTUELLE À MONTRÉAL

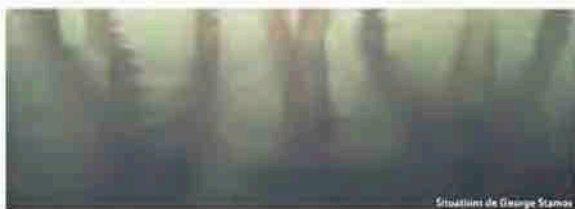
Manifesto (NON aux olives !)

Situations de George Stamos

Présenté par l'Agora de la danse

© www.dfdanse.com

L'Agora de la Danse offrait cette semaine une proposition des plus solides, un plaisir qu'apparemment nous étions nombreux à vouloir nous offrir. Situations, le tout récent projet du chorégraphe montréalais George Stamos a très bien su peupler l'Agora en ces fraîches soirées, du 30 septembre au 2 octobre. Une pièce portant sur l'importance de la reconnaissance des diverses expressions possibles de la masculinité avec une distribution à toute épreuve !



Situations de George Stamos

Ce qu'on apprécie de **George Stamos** (entre autres), c'est son exquis doigté lorsque vient le temps de faire vivre une expérience complète au spectateur. On a vraiment cette agréable impression d'être pris en considération en tant que public, de faire partie intégrante de l'équation de ses pièces/processus créatifs. Ce sentiment d'inclusion apaise et excite à la fois. Si on ne pourra (malheureusement) pas se goinfrer de cupcakes comme on a pu le faire lors de la pièce *Liklik Pik* en 2013, il n'en est pas moins qu'on nous offrira une expérience extrêmement complète. En fait, on a même pas mis les pieds dans le bâtiment encore qu'on nous hameçonne déjà complètement. **Gabrielle Suprenant-**

Lacasse et Anouk Thériault, transformées en une espèce d'hybride entre Super Mario et une poupée gonflable font les cent pas devant la porte d'entrée, bravant du regard les passants. On comprend qu'on est partis pour tout un spectacle.

Avec *Situations*, on ose la pièce-manifeste. Avec *Situations*, Stamos souhaite souligner l'existence de spectres des genres définitivement beaucoup moins catégoriques que ceux qu'on a longtemps préconçus (et qu'on est encore parfois encouragés à pré-concevoir). On souhaite aussi encourager la reconnaissance des divers chemins qu'une personne s'identifiant à un genre ou à l'autre (ou aux deux, ou à aucun) peut emprunter dans l'affirmation de sa personnalité et de son authenticité. Savoir naviguer entre ce qu'on définit comme "masculin" et ce qu'on définit comme "féminin" au gré de sa propre individualité. *Situations* traite principalement des traits associés à la masculinité sans pour autant marginaliser le féminin. On peut parfois avoir l'impression qu'on tombe légèrement dans une caricature stéréotypée. Parce que les filles sont soit gonflées à l'hélium, soit habillées en hommes et que les gars se mettent du vernis ou bien alors grognent sans vergogne. Mais ce qu'on veut justement mettre en lumière par ces représentations, c'est qu'il n'y a rien de plus valable que des choix assumés et sincères lorsqu'il est question de l'identité. Le "faux stéréotype" utilisé dans *Situations* nous permet en fait de saisir toute la subtilité du propos et toute l'étendue des possibilités. Cette subtilité qui se serait perdue en cours de lecture si elle avait été traitée trop subtilement, justement.

George Stamos nous a habitués à des pièces étoffées et on y prend follement goût. Des pièces magnifiquement bien équilibrées entre un propos que l'on sent pertinent autant pour l'auteur que pour le lecteur, enrobage conceptuel bien dosé et geste saisissant. Les moments plus théâtraux que dansés sont utiles à la cohésion du propos et encore mieux, parfois se fondent à la partition dansée suivante sans aucune escarmouche, tout naturellement. Il y a d'ailleurs beaucoup de sections de mouvement phrasé et on ne sent pas que la danse est accessoire à l'expression du propos, mais qu'elle est bel et bien fondamentalement nécessaire au déroulement cohérent de la pièce. Les choix chorégraphiques sont justes et judicieux. J'aimerais en terminant souligner que le groupe d'artistes en danse qui œuvre à l'ascension de *Situations* est tout à fait fascinant malgré son caractère hétérogène, rassemblant des artistes chevronnés tout comme de récents diplômés ou des artistes de la relève (à savoir : Sébastien Provencher, Jean Bui, Dany Desjardins, Oliver Koomsatira, Owen Chapman, Émilie Roberts, Winnie Superhova, Nate Yaffe, Sylvia De Sousa). C'est d'accorder énormément de confiance aux artistes qui se trouvent devant soi que d'oser faire le mélange et le résultat sur scène est réjouissant et inspirant. On a su piquer notre curiosité et nous satisfaire amplement !

Rédigé le 4 octobre par Audray Julien

Information complémentaire

L'Agora de la danse présente :

GEORGE STAMOS

Situations

Direction artistique et chorégraphie George Stamos

Interprétation Jean Bui, Owen Chapman, Dany Desjardins, Oliver Koomsatira

Sébastien Provencher (invités spéciaux ? : Gabrielle Surprenant-Lacasse, Anouk Thériault...)

Composition sonore originale Jackie Gallant

Remix de la composition en direct Owen Chapman

Répétitrice Sarah Williams

Directrice technique Karine Gauthier

30 septembre, 1er et 2 octobre 20 h

Parole de chorégraphe \ 1ER OCTOBRE

30\$-24\$-22\$ ou profitez du forfait 4 billets... et +

840 Rue Cherrier, métro Sherbrooke

(514) 525-1500

RENTÉE CULTURELLE DANSE

Géniale Marie Chouinard

Henri Michaux:
Mouvements +
Gymnopédies

Danse Danse présente deux récentes créations de l'inepuisable et géniale chorégraphe Marie Chouinard: *Henri Michaux: Mouvements* et *Gymnopédies*. Dans cette dernière œuvre, les danseurs vont tour à tour interpréter au piano les célèbres pièces du compositeur Erik Satie. «Bien que le sujet apparent de cette nouvelle création soit le duo, amoureux, érotique, le véritable sujet est peut-être l'inattendu, le temps, la danse elle-même», affirme Marie Chouinard à propos de sa création. Les 31 octobre, 1^{er} et 2 novembre au Théâtre Maisonneuve.

Je ne tomberai pas –
Vaslav Nijinski

En marge de sa programmation théâtrale, le Quat'Sous accueille cet automne la compagnie Danse-Cité, qui présente *Je ne tomberai pas – Vaslav Nijinski*. Une proposition scénique de la chorégraphe Estelle Claretton et du comédien Bernard Meney, qui réunit théâtre et danse. La pièce veut rendre hommage au célèbre danseur russe à l'occasion du centenaire de la création du *Sacre de Printemps* au Théâtre des Champs-Élysées à Paris, et nous montrer que souvent, le génie côtoie la folie. Du 16 au 19 et du 23 au 25 octobre au Théâtre de Quat'Sous.

De rage

Dirigée par Bruno Dufort depuis 2012, la compagnie Burn navigue entre les formes, favorisant les rencontres entre différents artistes et médiums, en participant à la libre circulation d'idées nouvelles et créatrices. On a réuni pour sa prochaine création des interprètes jeunes et talentueux, dont Mélanie Demers, Julien Lemire et Rachel Gratton, en plus d'avoir eu recours aux conseils dramaturgiques de René-Daniel Dubois et Marie Brassard. Du 29 octobre au 2 novembre, au théâtre La Chapelle.



Estelle Claretton

PHOTO FOURNIE PAR LE FTA



PHOTO IVANQH DEMERS, ARCHIVES LA PRESSE
Marie Chouinard



PHOTO FOURNIE PAR L'AGORA DE LA DANSE
George Stamos

Liklik Pik

Artiste en résidence à l'Agora (2012-2014), George Stamos va reprendre sa pièce *Liklik Pik* (qui signifie «petit cochon» dans la langue de la Papouasie-Nouvelle-Guinée), un duo masculin réunissant le chorégraphe et le danseur Dany

Desjardins. Depuis ses débuts en 1995, Stamos défie les conventions, aborde avec originalité des sujets tabous, en assumant le côté kitsch, hybride et ironique de sa danse. À l'Agora de la danse, du 2 au 4 octobre.

— Luc Boulanger

CALENDRIER

SEPTEMBRE

- > *Plomb* (Compagnie Virginie Brunelle/Virginie Brunelle) L'Agora de la danse, les 12, 13, 18, 19 et 20 septembre.
- > *Salves* (Danse Danse/Compagnie Maguy Marin avec Maguy Marin, Du 26 au 28 septembre, Théâtre Maisonneuve de la PDA.
- > *Tikvahthemba* (Tangente), Du 26 au 29 septembre, Studio Hydro-Québec du Monument-National.

OCTOBRE

- > *Strictement AStatique* (Tangente), Du 3 au 6 octobre, Studio Hydro-Québec du Monument-National.
- > *La Belle au bois dormant* (Les Grands Ballets canadiens) Du 10 au 26 octobre 2013, Théâtre Maisonneuve.
- > *Prismes* (Montréal Danse/Benoît Lachambre) L'Agora de la danse, du 16 au 19 octobre.
- > *Vivre Joe* (Fondation Jean-Pierre Perreault) Les 3 et 10 novembre, L'Agora de la danse.

NOVEMBRE

- > *Drugs Kept Me Alive* de Jan Fabre, Due (Lara Kramer DanseChorégraphe/Tangente), Du 7 au 9 novembre au Studio Hydro-Québec du Monument-National au 9 novembre, Théâtre La Chapelle.
- > *Native Girl Syndrom Plus Vrai*, de Sarah Bild (Danse-Cité), Du 20 au 23 novembre, au Théâtre Rouge du Conservatoire.
- > *Quotient Empirique* (Groupe Rubberbandance/Danse danse), Du 20 au 30 novembre et du 4 au 7 décembre, à la Cinquième Salle de la PDA.
- > *Densité D'un Moment & The Calm Before* (Tangente/The Chimera Project, Toronto), Du 28 au 30 novembre et 1^{er} décembre, Studio Hydro-Québec du Monument-National.

DÉCEMBRE

- > *Casse-Noisette* de Fernand Nault (Les Grands Ballets canadiens), Du 12 au 30 décembre Place des Arts/Salle Wilfrid-Pelletier

De son côté, si Benoît Lachambre s'intéresse à l'aspect formel, son exploration est davantage celle du corps humain et de nos perceptions: le chorégraphe nous présente *Prismes* (Agora de la danse, 16 au 19 octobre); nouvelle création pour six interprètes par laquelle il jouera avec l'aspect des choses, manipulant, stimulant et mystifiant nos sens.



Prismes, de Benoît Lachambre
Photo Courtoisie Montréal Danse

Pour sa part, aimant jouer de l'imagerie animale, George Stamos nous ramène *LikLik Pik* (Agora de la danse, 2 au 4 octobre), duo partagé avec le danseur Dany Desjardins, qu'il nous présentait aux FTA 2012: du petit cochon des contes pour enfants au «porc sale et méchant», cette sorte de comédie de situations grinçantes et dansantes évoquera différentes facettes de cette figure du cochon, en passant par la culture gale et les «séducteurs de salon».

Enfin, Marie Chouinard nous entraînera dans une soirée toute en contraste par son programme double (Place des Arts, 31 octobre au 1er novembre) mettant en lumière créateurs et créations. D'abord, par *Henri Michaux: mouvements*, la chorégraphe nous fera voyager dans les dessins du fameux peintre, dont elle propose une version incarnée, cherchant à atteindre le sublime. De cette transe, elle nous entraînera au cœur de la musique d'*Erik Satie et ses trois Gymnopédies*, par laquelle prendront vie des duos.

Mon frère cochon

2 octobre 2013 | Le Devoir | Danse



Photo : Belle Ancell

Créé en 2012 à l'OFFTA, le duo masculin Liklik Pik prend appui sur la figure du cochon pour en décliner les multiples facettes. En duo avec Dany Desjardins, le danseur et chorégraphe George Stamos explore autant le gentil animal propre que le porc sale et méchant, et décape à travers eux les comportements humains. Entre danse, performance, vidéo et musique, l'oeuvre transdisciplinaire, volontairement kitsch, reprend l'affiche à l'Agora de la danse du 2 au 4 octobre.

Danse - Petit cirque mi-homme, mi-bête

3 octobre 2013 | Frédérique Doyon | Danse

Liklik Pik

De George Stamos, par Dany Desjardins et George Stamos.
À l'Agora de la danse jusqu'au 4 octobre

Liklik Pik, plus récente pièce de George Stamos, explore les croisements entre l'homme et l'animal. Ludique, distrayant, coquin, le duo masculin n'a toutefois pas l'étoffe des précédents Husk et Cloak.

George Stamos est fasciné par les masques, particulièrement les têtes animales, qui reportent l'attention sur le corps tout en permettant de jouer sur les multiples facettes de l'identité humaine. Dans Cloak, on

s'affublait d'oreilles de lapin. Dans Husk, les trois danseurs revêtaient une seconde peau simiesque. Liklik Pik signifie « petit cochon » en langue de Papouasie-Nouvelle-Guinée et les deux danseurs portent fièrement le groin.

Tantôt un brin vulgaire, tantôt mignon comme dans un sage conte hollywoodien, le cochon sert de tremplin pour entrer dans ces zones floues où les comportements humains et bestiaux se confondent. Une scène est particulièrement troublante où les corps s'exhibent avec un mélange de sensualité et de mal-être, à la limite du culturisme, de la publicité et de la parade animale. Mais ces moments de grâce sont peu nombreux.

L'atmosphère de fête foraine ou de foire agricole plane allègrement, grâce à la trame musicale que les performeurs enrichissent de nouvelles couches sonores - bruits de bouche, soupirs, gémissements... jusqu'au grognement. Les micros deviennent des membres à part entière dans ce spectacle alors qu'ils cognent et frottent les corps des danseurs simulant un rap désopilant.

La pièce multiplie les scènes parfois très dansées, parfois « performées » où les deux interprètes jouent tour à tour les gamins, les frères, les coqs, les séducteurs. Toujours complices dans leurs délires, ils y convient même les spectateurs dans une scène un peu complaisante pour leur offrir de quoi se lécher les babines.

Le propos trop échevelé reste toutefois mince et peu approfondi. On effleure le monde du conte comme celui des croisements génétiques humain/animal. On flirte avec l'érotisme masculin, gai, fétichiste. On évoque certains instincts primitifs. Parfois, tout cela surgit en même temps. Et c'est la force de Stamos de mettre en corps des énergies mixtes, indescriptibles, étranges. Mais la pièce a le défaut de ne jamais s'engager pleinement dans l'une ou l'autre de ces pistes. Elle reste surtout un two men show sympathique et un petit cirque mi-homme, mi-bête, à l'imagerie animale un peu lisse.

Publié le 04 octobre 2013

Liklik Pik : des cochons plutôt mignons



Une scène de *Liklik Pik*.
Photo: Belle Ansell



Stéphanie Brody
La Presse

Le chorégraphe George Stamos et son complice Dany Desjardins se transforment en petits cochons pas toujours très sages dans *Liklik Pik*, un duo amusant, présenté jusqu'à ce soir à l'Agora de la danse.

Dans ses créations, George Stamos transgresse souvent les genres. Avec *Liklik Pik*, le chorégraphe reste nettement dans les codes masculins et explore plutôt les rapprochements entre l'homme et la bête, en jouant sur la symbolique du cochon.

Les deux interprètes accueillent le public affublés de têtes de cochons - des cochons plutôt mignons. Dès qu'ils enlèvent leur masque, la pièce glisse vers quelque chose d'un peu plus sexuel, une allusion au porc, symbole de luxure. C'est un micro qui pend lascivement sur des poitrines mâles gonflées à bloc ou le frottement délibéré des micros sur les corps des danseurs (ces sons, échantillonnés en direct, composent une partie de la trame sonore du spectacle).

Remarquez que George Stamos maintient *Liklik Pik* dans un registre drôle et léger, sans jamais verser dans un ton sordide. Le côté sombre des choses n'est que suggéré, à la dérobée. Il y a, entre autres, ce cochon debout sur deux pattes, qui en promène un à quatre pattes, au son de l'histoire des *Trois petits cochons*, ou cet homme qui en asperge un autre de son urine.

L'homme et l'animal

Autre moment plus grave: une allusion aux croisements entre l'homme et l'animal, aux expériences transgéniques, tandis que l'air se remplit de grognements et de halètements. La partition dansée, composée le plus souvent d'unissons vifs et fluides, devient encore plus nerveuse et se transforme en une suite de roulades au sol, serrées et obsessives.

À souligner: une délicieuse scène composite, avec le torse en vidéo et les jambes en direct (un procédé utilisé par Stamos dans sa pièce *Reservoir-Pneumatik*). Sur l'écran, une superposition d'images en transparence mêle l'homme au cochon jusqu'à former une sorte de magnifique bête mythique.

Liklik Pik comprend plusieurs trouvailles; plusieurs images sont fortes et la danse séduit. Mais la pièce laisse, en fin de course, l'impression d'un sujet dont George Stamos a rapidement fait le tour ou que ce chorégraphe parfois bien plus irrévérencieux n'a pas su subvertir davantage. Peut-être s'est-il senti à l'étroit dans l'analogie entre l'homme et l'animal en s'en tenant surtout à la trame du cochon.

Liklik Pik de George Stamos, à l'Agora de la danse jusqu'à ce soir.



no more RADIO

[SHOWS](#) / [ABOUT](#) / [EVENTS](#) / [CONTACT](#)



Dirty Feet

No More Radio presents Dirty Feet; a weekly podcast on the topic of dance and movement based performing arts. The podcast generates dialogue surrounding artistic creation, artistic lifestyle, the role of movement in people's lives, the dance industry's interaction with the rest of society etc. Dirty Feet takes advantage of the knowledge and unique views of our contributors to provide a personalized perspective on upcoming dance news, workshops, events and productions, and provide reviews. Dirty Feet is building a community of mixed experience levels and different backgrounds. We remain open to covering all forms of performance/movement practices. Let us know what you think of the show. If you would like to join us on air, or have a question for one of our upcoming guests.

No More Radio vous présente Dirty Feet: un podcast (émission parlée en baladodiffusion) hebdomadaire qui traite de danse et tout art du mouvement. Le podcast engendre des dialogues qui englobent les différents thèmes de la créativité artistique, des styles de vie qui relèvent du domaine artistique, du rôle du mouvement dans la vie des gens, de l'interaction entre ce secteur des arts et la population, etc. Dirty Feet a la chance d'avoir à bord de l'émission trois voix distinctes ayant des visions et connaissances différentes qui offrent des perspectives contrastantes et personnalisées sur les nouvelles de la danse, sur les ateliers, sur les événements et spectacles, en plus d'inclure des critiques. Dirty Feet est en train de bâtir une communauté réunissant différents niveaux d'expérience. Nous demeurons ouverts à parcourir toutes formes d'art du mouvement et de la danse. Si vous souhaitez poser une question ou émettre un commentaire à nos prochains invités, n'hésitez pas à le faire. Vous pouvez même assister à une de nos émissions en direct.

[ABOUT / À PROPOS](#)

[PODCASTS](#)

[DANCE REVIEWS / CRITIQUE DE DANSE](#)

Dirty Feet #44 • Tikvah Themba & Liklik Pik • ENG

September 17, 2013



Soldiers of peace, **Pamela Schneider** and **Sifiso Seleme**, discuss their politically charged work, **Tikvah Themba**, being presented by **Tangente**. They also talk with us about their unique movement backgrounds, and their global public performance initiative. In a separate interview, returning guest **George Stamos** speaks about the progression and context of his choreographic work, **Liklik Pik**. The piece, a duet featuring George and Dany Desjardins, is most recently being presented by **Agora**.

Pamela Schneider et **Sifiso Seleme**, les soldats de la paix, nous parlent de leur travail à la charge quelque peu politique. La chorégraphie **Tikvah Themba** est présentée à **Tangente** ce mois-ci. Ils nous expliquent aussi leur parcours unique en danse et de leur initiative de performer dans les rues de bien des villes du monde. D'autre part, nous accueillons de nouveau **George Stamos** pour sa création **Liklik Pik**, un duo le figurant avec le danseur Dany Desjardins, présenté à l'**Agora de la danse**.

Podcast: [Play in new window](#) | [Download](#) | [Embed](#)

Article lundi 30 septembre 2013

Liklik Pik : deux petits cochons se cachent à l'Agora

Liklik Pik de George Stamos

Présenté par l'Agora de la danse

© www.dfdanse.com

Avec *Liklik Pik*, trop brièvement présenté à l'OFFTA en 2012, le chorégraphe George Stamos entre dans la ronde des enfants terribles de la danse contemporaine québécoise. Avec Dany Desjardins, à l'Agora, les 2, 3 et 4 octobre 2013.



La rentrée de **George Stamos** se fera sous le signe du cochon : ***Liklik Pik*** est en effet la comptine Trois petits cochons, version tok pisin, la langue pidgin de la Papouasie-Nouvelle-Guinée. « La pièce est un peu le frère de *Cloak*, créée en 2010 ». Le mot est lâché, Stamos a souhaité un pendant masculin au duo mixte proposé par *Cloak*. « C'est le propre des chorégraphes que de reprendre les mêmes motifs pour les développer autrement et là, je voulais une relation fraternelle, légère, enjouée ».

Mon masque est plus beau que le tien

Fondamentale dans l'imaginaire collectif, la fable des trois petits cochons véhicule, comme tous les contes, le pire et le meilleur, le drôle et le violent. « J'ai gardé ces deux axes de la comptine », George Stamos se défend bien de sombrer dans l'illustration et préfère parler de piste animale. « Comme des enfants, nous enfions nos masques et nous prétendons être des cochons. » Le masque libère l'interprète de son humanité, de son contexte social et permet un réel focus sur le corps.

Quand un interprète arrive sur scène, c'est toujours vers son visage et les expressions de celui-ci que les regards sont attirés. L'usage du masque renverse ce réflexe et interpelle notre intelligence première, intuitive. Le chorégraphe se fait sérieux : « Enfants, nous arrivons au monde avec une certaine intelligence et c'est ce que j'essaie d'intégrer à nos consciences d'adulte ».

En Français dans le texte

« Dans Liklik Pik, la technologie n'est plus une finalité, elle se met au service du contenu » reprend Stamos. L'attirail technologique dans son ensemble, pour la vidéo et le son, alourdissent une pièce. Pour exemple, le chorégraphe évoque sa recherche sur le son des pas des interprètes de Cloak.

Et le contenu ? Avec un rire, Stamos préfère vanter la dynamique des jeux toujours renouvelés des fratries... comme celle de Liklik Pik ! Mais attention, ce ludisme n'est pas l'apanage des enfants. « Je veux croire qu'on a tous un côté joueur - pensez au sport ou à des jeux de société - et cette dynamique ouvre des portes ».

Le chorégraphe montréalais enchaîne : « Ce qui est drôle l'est dans toutes les langues mais je fais mes blagues en Français ». L'humour ne provoque pas uniquement le rire, il ouvre un espace autre et permet d'aborder des sujets difficiles, inconfortables, comme la sexualité ou la violence. Bien souvent, l'approche directe agresse alors que la légèreté permet de saisir de multiples façons la complexité d'une situation. « Parce qu'il y a des situations où la vie est compliquée ». En filigrane de toutes ses œuvres, un sujet à la mode : l'acceptation de l'autre. « Je suis gay et j'essaie de créer dans mon travail un espace de tolérance, un espace où les gens peuvent être multiples ». Stamos s'amuse : Mais Liklik Pik n'est pas une pièce gay - il n'y a aucune démonstration amoureuse entre **Dany Desjardins** et moi !

Garder pour donner

Pourquoi chercher une comptine jusqu'en Papouasie ? Amateur de savoirs millénaires, Stamos assure que le rythme vaut le déplacement. L'interprète évoque le pouvoir du corps et les techniques de danse africaine qu'il apprend chez Nyata Nyata : « Il faut générer assez de tension pour pouvoir choisir de donner ».

George Stamos est un peu chez lui à l'Agora et il met à profit le luxe de la résidence qu'il s'est méritée pour sculpter, avec **Karine Gauthier**, les éclairages de la production.

« J'ai pensé à ma relation avec l'Agora de la danse, je veux redonner quelque chose à son public et briser, de façon positive et ludique, le quatrième mur... Ce sera smooth ! »

L'invitation est lancée, venez rendre hommage aux deux petits cochons, les 2, 3 et 4 octobre à l'Agora de la danse. Méchants loups s'abstenir.

Nathalie de Han

2 petits cochons vous attendent à l'Agora !

30 septembre 2013

Article sur le spectacle *Liklik Pik* de George Stamos présenté par l'Agora de la danse.

- Oliver Koomsatira



Liklik Pik © Belle Ansell

Qu'est-ce que les *Trois petits cochons*, Winnie l'Ourson, un homme sexiste qu'on traite de porc et un homosexuel aux multiples fétiches ont en commun? Ils font tous partie de la source d'inspiration pour la nouvelle création de George Stamos intitulée *Liklik Pik*. Grâce à cet animal qu'est le cochon, à ce symbole, le chorégraphe a créé un duo avec la participation du danseur Dany Desjardins qui est présenté à l'Agora de la danse du 2 au 4 octobre. Pourquoi le thème du cochon inspire-t-il le créateur de l'oeuvre? « Le cochon apparaît de manières contrastées dans la culture nord-américaine contemporaine. Par exemple, nous avons Babe, le mignon cochonnet d'Hollywood, l'histoire des *Trois petits cochons* et Porcinet dans Winnie l'Ourson d'un côté du spectre alors que de l'autre nous avons le terme péjoratif porc qu'on attribue aux hommes sexistes ainsi que cochon qu'on peut utiliser comme insulte. De plus, dans la culture homosexuelle, traiter un homme de cochon est une façon positive de dire qu'il est viril et un amant passionné ayant un goût pour certains fétiches. Comme je voulais créer un duo masculin et que je voulais être capable de changer la lecture du corps de l'homme d'un moment à l'autre, la flexibilité de la signification du cochon était parfaite pour la pièce. »

George Stamos n'a visiblement pas froid aux yeux quand vient le temps de défier les conventions artistiques préétablies ou de creuser dans les tabous les plus inconfortables. Pourquoi en fait-il une de ses priorités dans son travail? « La danse peut être une façon de créer de l'espace pour les discussions. Je préfère que les discussions que ma danse suscite en soient des intéressantes qui nous poussent à questionner nos notions conventionnelles des genres et de notre culture en général. En tant que public et chorégraphe, je ne suis pas interpellé ou intéressé par le travail qui n'a pas une forme de conscience ou de contenu socio-politique. L'idée de perpétuer des vieilles trames narratives qui reflètent des rôles sexuels et des visions du monde désuets ne m'intéresse pas du tout. Je ne veux pas simplement choquer les gens non plus. J'espère créer un espace à travers la danse qui puisse ouvrir quelque chose chez les spectateurs et puisse

apporter de nouveaux moments dans leur vie et leur imagination. J'ai aussi constaté que ce qui est tabou pour une personne n'est souvent rien de plus qu'ordinaire pour une autre. Les gens vivent dans d'extrêmes conditions sur notre planète et je préfère que l'art que je crée reflète cette diversité plutôt qu'il soit une évasion vers la pure fantaisie. »

Est-ce que la pièce *Liklik Pik* s'inscrit dans le processus normal de création du chorégraphe? Apparemment, ce fut long puisqu'il a débuté 2009 ! Qui a dit que c'était simple et facile de créer un spectacle? Maintenant vous savez pourquoi les arts de la scène ont besoin d'être subventionnés. Dans ses propres mots : « Le processus pour cette pièce a été très différent de mes autres processus. Il ne s'est pas produit sur une durée normale. *Liklik Pik* a débuté comme solo en 2009. J'ai ensuite pris la recherche de ce solo pour en faire un duo avec Clara Furey. Ensuite Lucianne Pinto et moi l'avons appelé *Cloak* en 2010. Après *Cloak*, j'ai voulu revisiter le matériel du solo original pour en créer un duo masculin en 2012/2013. Dans ce processus de retour à la matière comportant beaucoup de temps de réflexion entre les deux, je me suis concentré sur des aspects vraiment différents du travail. Pour être plus précis, je pourrais dire que le travail a commencé avec un intérêt pour le mélange de disciplines et le désir de travailler avec de la projection vidéo et des micros, puis s'est devenu de plus en plus axé sur la dramaturgie et le contenu. Ainsi, les aspects techniques ont décalé en importance et sont tout simplement devenus les outils qui sont utilisés pour livrer le contenu. Je me suis débarrassé de toute utilisation de la technologie qui ne sert pas le propos d'une façon ou d'une autre. J'étais aussi plus impliqué dans la création de la musique que je l'ai été dans la plupart de mes projets. J'ai fait beaucoup de recherches sur quel genre d'échantillons musicaux et d'effets de micro pouvaient être utilisés. Je pense que cette pièce a bénéficié de toutes les enquêtes qui l'ont précédée. Je ressens que la pièce a une très bonne cohésion maintenant. »

Pour ceux qui connaissent le travail de George Stamos, vous êtes probablement au courant qu'il n'a pas peur de faire rire non plus. En danse contemporaine, on a souvent droit des oeuvres très sérieuses, hyper-intellectuelles, mais ça fait du bien de pouvoir rire de temps en temps. Pour ça, *Liklik Pik* vous réserve beaucoup d'humour : « Oui, et à bien des égards, c'est la pièce la plus drôle que j'ai faite. J'ai fait *Liklik Pik* quelques années après le décès de ma mère et je voulais vraiment que la pièce souligne l'importance de célébrer la vie et de s'amuser. Ma mère avait un merveilleux sens de l'humour. Cela dit, je pense que la légèreté de la pièce est trompeuse car il y a des moments qui sortent d'en dessous de l'humour et qui adressent ce que c'est que de sentir la puissance de son corps, notre relation avec les animaux, la façon dont nous nous traitons les uns les autres et comment nous nous voyons comme partie intégrale ou séparée du monde. »

Qu'est-ce qui attend le chorégraphe suite à son passage à l'Agora de la danse? « J'ai un projet de groupe avec une distribution entièrement masculine appelé *Situations* que je développe présentement. Je travaille aussi avec Nyata Nyata et nous allons présenter *Mozongi* en février nous préparons donc le spectacle en ce moment. » Vous savez maintenant ce qui se passe cette semaine, il ne reste donc qu'à vous présenter pour faire l'expérience de l'univers du créateur. L'invitation personnelle de George Stamos : « C'est un véritable plaisir de réaliser cette pièce avec Dany Desjardins et de la livrer à un public. C'est une pièce très ludique avec beaucoup de mouvement et je pense qu'elle mettra un sourire sur votre visage. De plus, nous vous donnons un cadeau. Alors venez svp, vous détendre, vous amuser et discuter. Au plaisir de vous y voir. »

<http://www.agoradanse.com/en/spectacles/2013/liklik-pik>

Liklik Pik : le pouvoir ludique

Publié le 1 octobre 2013 par Richard Raymond

Un texte de Richard Raymond

Il y a quelque chose de subjuguant chez Georges Stamos. Quoi au juste? Difficile à dire. Sa fragilité peut-être. Fragilité de danseur, fragilité de chorégraphe, fragilité d'homme.

Car l'homme n'est pas grand, ni bâti comme un athlète. De plus, il s'exprime tout en douceur. Nonobstant, il se dégage de sa personne une grande force. Paisible. Surtout quand il vous regarde droit dans les yeux.



Photo : François Hogue @

Ce qu'il fait pendant toute l'entrevue, sauf quand ce natif de la Nouvelle-Écosse cherche un mot en français. Son regard, alors, erre sur le mur comme si c'était un dictionnaire ouvert à la page du mot recherché.

Danseur et chorégraphe

Le chorégraphe de 44 ans a quitté sa province natale à l'adolescence pour aller vivre à Toronto, Londres et Amsterdam. Là, il a suivi les cours de *The School For New Dance Development* pendant trois ans. On y enseigne non seulement la nouvelle danse mais aussi la chorégraphie.

C'est rare de voir une école comme ça dans le monde. Je l'ai choisie pour ça.



Photo : Susan Moss @

Pour devenir chorégraphe et pas seulement danseur! Car, adolescent, George Stamos caressait déjà le rêve de créer des chorégraphies.

Ma première chorégraphie, c'est quand j'avais dix-sept ans. J'ai gagné un prix en Nouvelle-Écosse.

Depuis, il a créé une œuvre qui en compte plus de vingt, dont *Liklik Pik*. George Stamos présente de nouveau cette pièce cette semaine, à Montréal, où il vit depuis quinze ans.

Le pouvoir sans violence

Quand je lui demande quel est le message de *Liklik Pik*, la réponse du chorégraphe ne tarde pas.

C'est un message corporel. La danse, ça n'existe pas juste comme une traduction des mots. Je réduis le message si je parle.

Toutefois, il accepte de résumer sa proposition, comme il l'appelle.

C'est une proposition sur le pouvoir qui est dans le corps masculin. Il y a une violence potentielle dans la masculinité : l'agressivité. Avec cette énergie, c'est possible aussi d'être respectueux, tranquille, ludique.

Pour celui que la presse anglophone qualifie d'un des chorégraphes les plus inventifs au Canada, il existe un pouvoir sans violence dans le corps non seulement masculin mais aussi féminin.

Il enchaîne en dénonçant, sans jamais élever la voix, un certain type de pouvoir trop souvent exploité dans la danse contemporaine. Ce pouvoir connecté à la violence ou aux mauvaises relations entre les hommes et les femmes lui rappelle les années 50.

On voit ça souvent : l'homme qui est fort, qui a le contrôle sur le corps féminin. Elle qui dit : oui, non, oui, non, love, hate. Ce n'est pas vraiment contemporain.

Si George Stamos veut bannir la violence, il n'est pas question d'évacuer le pouvoir.

Le pouvoir, c'est la force mais aussi la capacité d'être compatissant et d'être ouvert au monde. Pas d'avoir une force fermée au monde.

Petit cochon



Georges Stamos (à gauche) et Dany Desjardins (à droite) – Photo : Johnny Ranger ©

Liklik Pik signifie « petit cochon » dans la langue pidgin de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, le tok pisin. Ce recours à l'imagerie animale a un but.

On a tendance à regarder les animaux comme quelque chose d'autre.

Pour le chorégraphe, cette division homme/animal est symptomatique de notre relation au monde en général.

On ne fait pas partie du monde. Le monde est là, et nous on est ici. C'est l'approche que les humains ont en ce moment.

Avec *Liklik Pik*, George Stamos essaie de refocaliser cette vision des choses.

Je fais la proposition qu'on est connectés avec les animaux.

Il insiste pour dire que les mondes intérieur et extérieur ne sont pas deux mondes séparés.

La force qu'on sent à l'intérieur de nous est une dynamique qui est déjà dans le monde. On essaie de couper ça. C'est ça qui crée le problème parce qu'on a besoin de se détacher de plus en plus. Ça donne un décalage entre les êtres humains et le monde en général.

Une approche transdisciplinaire

Dans ses créations en général et dans *Liklik Pik* en particulier, George Stamos privilégie une approche transdisciplinaire. La vidéo occupe une place importante dans la pièce qu'il présente à l'Agora de la danse.

Avec Liklik Pik, je trouve que toutes les technologies qui sont là sont là pour servir le contenu. J'enlève les choses qui ne servent pas le contenu. Ce n'est pas juste de faire quelque chose avec la vidéo parce que je trouve ça cool ou parce que c'est un commentaire de la technologie. Ce n'est pas ça.

Le chorégraphe fait valoir que la lumière est partie intégrante de l'expérience théâtrale. Il ajoute que la vidéo, c'est seulement une autre façon de jouer avec la lumière.

Un travail ciselé



Les critiques louent en général la précision non seulement du danseur, mais aussi du chorégraphe. À la question à quoi correspond ce besoin de précision, George Stamos réagit au quart de tour.

Je ne suis pas intéressé à perdre mon temps et à faire perdre son temps au spectateur. Je ne suis pas complaisant dans ma pratique. Si des gens acceptent de rester une heure dans une salle et de regarder une œuvre, je pense que j'ai la responsabilité d'être clair.

Cette responsabilité le fait rire. Ça me rappelle que tout notre entretien s'est déroulé dans la bonne humeur. George Stamos s'est montré détendu, ouvert, prêt à entrer dans mon univers pour me faire partager le sien. Un univers fait de réflexion sur le monde contemporain, mais aussi d'approfondissement de son métier de danseur et chorégraphe.

Ainsi, m'a-t-il appris, qu'il suivait depuis deux ans une formation intensive en danse africaine avec Zab Maboungou. Une de plus pour celui qui ne cesse depuis 1993 de suivre des ateliers de formation. Pour rester ouvert au monde.

Liklik Pik

Chorégraphie et direction artistique : George Stamos

Interprètes : Dany Desjardins et George Stamos

Agora de la danse

Les 2, 3 et 4 octobre, à 20 heures

Publié dans [Danse](#) | Marqué avec [Dany Desjardins](#), [George Stamos](#), [Liklik Pik](#), [Nyata](#) | [Laisser un commentaire](#)

Liklik Pik

Copains comme cochons

3 OCTOBRE 2013



par FABIENNE CABADO



Dans le duo transdisciplinaire Liklik Pik, le chorégraphe George Stamos creuse la thématique des identités kaléidoscopiques et affirme la singularité de sa signature avec une variation autour de la figure du cochon. Si tous les éléments de la pièce sont d'une grande cohérence avec sa recherche, son registre à dominante ludique et sa structure éclatée limitent l'accès à la profondeur dont elle est pourtant porteuse.

L'identité n'est pas monolithique. Elle est multiple, en perpétuelle construction et **George Stamos** milite dans chacune de ses œuvres pour l'acceptation de l'intégralité de ses nombreuses facettes. En l'autre et en soi-même. Dans *Liklik Pik* – «petit cochon» en langue de Papouasie-Nouvelle-Guinée qu'il utilise dans la pièce principalement pour sa rythmique –, il fait de cet animal le symbole de la complexité humaine et du déchirement existentiel entre nature et culture. Au fil d'une œuvre où se mêlent danse et performance, travail du son et de la voix, jeux de costumes et d'accessoires,

projections vidéo et adresses au public, il transpose tour à tour les images attendrissantes des gorets bien propres des histoires pour enfants et celles, moins séduisantes, de porcs se goinfrant, se roulant dans la fange, forniquant ou se battant pour un trognon de pomme. Candeur, fraternité, agressivité, domination et sexualité sont abordés par le duo complice et efficace qu'il compose avec le danseur **Dany Desjardins**, écorchant au passage certains stéréotypes masculins et pratiques artistiques.

Élément récurrent dans les œuvres de Stamos, le masque questionne d'emblée nos certitudes quant à l'identité des interprètes, vêtus à l'identique et affublés de la même tête de cochon. Pour les identifier, le regard se concentre sur leur posture et leur façon de bouger tandis qu'ils accueillent individuellement les spectateurs en engageant un rapport physique avec eux. Cette transgression de la frontière entre intimité des artistes et du public, réitérée plus tard à l'occasion d'une dégustation de *cupcakes*, est plus qu'un jeu avec le quatrième mur. Sous ses apparences badines, elle interroge notre posture de spectateur-voyeur et surtout, notre rapport à l'animalité et au plaisir des sens; tout comme les évocations érotiques, brèves mais néanmoins torrides, qui émaillent la pièce.

Si certaines scènes sont plus pertinentes ou plus efficaces que d'autres et si l'amalgame des disciplines en rend certaines tellement touffues qu'elles en deviennent presque illisibles, le propos sur la multiplicité identitaire est très bien servi par la diversité des physicalités explorées – mouvements déliés ou saccadés, muscles contractés, danses lascives, etc. – et par la transdisciplinarité. Mieux que jamais, les projections de **Dayna McLeod** construisent et déconstruisent un corps mi-physique mi-virtuel. La manipulation des voix, effectuée en direct par les danseurs, ajoute une dimension à leurs actions tout en les rythmant, et enrichit de couches supplémentaires l'atmosphère sonore pour laquelle **Jackie Gallant** s'est beaucoup inspirée des sonorités de la ferme et de la fête foraine. Est-ce pour rappeler que la vie n'est qu'un grand cirque, un spectacle où tout n'est à prendre qu'avec un grain de sel? C'est là l'une des raisons pour lesquelles Stamos a voulu que *Liklik Pik* soit légère, distrayante. Et c'est aussi sans doute ce qui a guidé son choix d'évacuer le rideau de fond de scène de l'Agora et de laisser voir, par les fenêtres du studio, les immeubles avoisinants. Ainsi, le reflet des danseurs dans les vitres crée un pont entre le quotidien et le spectacle, en plus d'offrir une autre perception du corps et du mouvement.

Pour sûr, on ne s'ennuie pas en assistant à *Liklik Pik*. Mais l'œuvre semble pâtir de son propre propos: à trop multiplier les changements d'états et les situations pour signifier les fluctuations identitaires, Stamos finit par noyer le poisson. Ou le cochon, si on préfère.

[LikLik Pik](#)

2 octobre 13 au 4 octobre 13 @ Agora de la danse

vos copines en ville **zurbaines**

LES FILLES EN VILLE | ZEN ZURBAINE | PLAISIRS ZURBAINS | NOS ZAMOURS | ZESCAPADES | CONCOURS | ZONE D'ESSAI



Liklik Pik

2 au 4 octobre

Agora de la danse

Entrez dans le monde de Liklik Pik: une œuvre singulière et originale d'un chorégraphe habitué de l'Agora de la danse, Georges Stamos. LikLík Pik ou « petit cochon » dans la langue pidgin de la Papouasie-Nouvelle-Guinée! Ici, dans un duo intimiste interprété par le chorégraphe George Stamos et du danseur Dany Desjardins, on s'inspire de cet animal aux multiples facettes. Le petit cochon de contes pour enfants, la bête, le gourmand...tout est évoqué. C'est farfelu, ironique, poétique et intrigant...bref, ça ne laisse personne indifférent! Pour celles qui ont envie d'être décoiffées et qui souhaitent une voir une création hors de l'ordinaire! Dépêchez-vous, il ne vous reste que ce soir et demain pour y assister!

On retrouve Liklik Pik à l'Agora sur:

[Site internet](#) | [Facebook](#) | [Twitter](#)

Liklik Pik/Georges Stamos : Danser le paradoxe identitaire – Agora de la danse



Dany Desjardins et Georges Stamos
Photographe : Belle Ancelle

Qui sommes-nous? Qu'est-ce qui nous définit: la nationalité, les langues que l'on parle, la religion, la classe sociale, le genre, pour qui on vote, ce qu'on décide de porter et pourquoi, notre appartenance à l'ordre des primates, la cuisine que l'on mange, l'amour pour une équipe de hockey? La question des identités imprègne tous les domaines, y compris la Tribune 840 du département de Danse de l'UQAM qui avait pour thème cette semaine « Qui suis-je quand je danse », inspirée par l'ouvrage d'Enora Rivière (1). Sous ses dehors truculents et facétieux, Liklik Pik du chorégraphe Georges Stamos porte un regard original sur la question des appartenances à travers le corps masculin en mouvement.

Quoi de mieux que le métissage des genres artistiques pour parler du métissage tout court? Alliant danse, performance, vidéo et musique, Liklik Pik réinterprète la figure du cochon, qui revêt plusieurs significations selon les cosmologies. La pièce de Stamos s'attache surtout au cochon rose et sympathique des récits pour enfants, au cochon synonyme d'insalubrité ou de sexisme et au cochon évoquant le libertinage et l'absence d'inhibitions.



Dany Desjardins et Georges Stamos
Photographe : Belle Ancelle

Dès l'entrée à l'Agora, les spectateurs sont filmés avec les interprètes qu'on ne peut dissocier l'un de l'autre; Dany Desjardins et Georges Stamos affublés d'une tête de cochon rose, en tee-shirt et en culotte. Ces images seront projetées sur un écran suspendu plus tard dans le spectacle, offrant au public une vision de son échange avec les danseurs qui font les pitres, ne correspondant pas forcément à ce qu'on aurait pu imaginer. Comme un miroir déformé, une manière de nous rappeler que l'identité de chacun est toujours un compromis entre ce qu'on veut être et ce que les autres voient. L'identité n'est-elle pas toujours une négociation entre une «auto-identité» définie par nous-mêmes et une «exo-identité» définie par les autres (2)?

Liklik Pik est une pièce où l'on rit beaucoup. Georges Stamos et Dany Desjardins s'amusent visiblement et y détournent les codes du spectacle et de la danse contemporaine. Ils s'arrêtent en plein spectacle et décident de prendre une pause. Ils s'adressent à nous la voix essoufflée et nous disent être fatigués. Ils s'y moquent du corps « en vogue », puis offrent à la ronde des cupcakes « presque bio » qu'ils auraient passés toute la nuit à préparer. Ils ont même pensé aux gens qui ne mangent pas de gluten! Ils font mine de se déshabiller puis s'arrêtent tout net, faisant un pied de nez à la convention de la nudité en danse contemporaine. Mais ne vous y trompez pas. Ce sont des interprètes virtuoses, étonnamment beaux et touchants lorsqu'ils réinterprètent la gestuelle contemporaine et composent un nouveau langage, produisant du bruit à travers leurs corps dans une boucle continue entre mouvements et son. Ils sautent à pieds joints dans des bassines pleines d'eau, se passent de manière très inventive le microphone sur tout le corps tout en évoluant dans l'espace. Surtout, ils proposent une marche du paon humain, le micro attaché autour du cou et résonnant alors qu'ils se pavanent en bombant le torse tel un homme roulant des mécaniques, tout en remuant les épaules telle une danseuse baladi. Car la déconstruction et la remise en question des appartenances dans Liklik Pig intègre bien évidemment le genre en général et dans la danse.



Dany Desjardins et Georges Stamos
Photographe : Belle Ancelle

La question de l'appartenance et de l'identité est un leitmotiv permanent dans le travail de Georges Stamos. Pour le duo mixte Cloak en 2010, dont Liklik Pik est une réinterprétation au masculin, Stamos expliquait à Fabienne Cabado dans un article du Voir : « La pratique d'un danseur demande d'être très malléable, d'avoir une grande capacité de transformation, et j'avais envie de regarder cette histoire en moi. Et puis, j'ai eu 40 ans l'an passé et je suis plus consciente que, dans une vie, il y a de la place pour de nombreuses façons d'être. Et même si deux danseurs peuvent parfois sembler dysfonctionnels quand ils modulent en même temps ce qu'ils sont, je ne traite pas de crise d'identité. Je veux juste montrer combien la question de l'identité est complexe et que c'est bien comme ça»(3). Pendant Liklik Pig, un formidable travail de vidéo de Karine Gautier illustre bien cette idée de complexité, alors que l'on voit les jambes de l'interprète et, sur un écran qui couvre le haut de son corps, son torse qui se transforme à toute allure.

Cette complexité, on la retrouve aussi dans la pièce qui regorge de tant de propositions – parfois, elles se juxtaposent – qu'on ne sait littéralement pas où donner de la tête. Une possibilité aurait pu être d'alléger la pièce, quitte à garder des éléments à explorer plus en profondeur pour un autre duo. Le fil conducteur aurait été ainsi plus clair.



Georges Stamos
Photographe : Belle Ancelle

Qui suis-je quand je danse? Georges Stamos dont le parcours est riche d'apprentissages et d'expériences variés – des clubs londoniens comme go-go dancer à la School for New Dance Development d'Amsterdam – part de l'identité des interprètes masculins de danse, pour toucher à l'identité des danseurs en général, puis à celle de tout le monde.

Pourquoi devrait-on choisir? Pourquoi ne peut-on assumer et revendiquer «

nos diversités diverses »(4) ? En sciences humaines, on sait depuis longtemps que les identités sont multidimensionnelles, fluctuantes et évolutives, composées d'éléments souvent contrastés, parfois conflictuels, et que l'on fait un choix constant pour décider de l'importance relative et changeante de nos appartenances plurielles. Nous sommes comme des poupées russes, faits de couches différentes, telles ces cupcakes offerts par Stamos. L'important est de réfléchir à toutes ces couches et à leur coexistence sans se braquer et de manière distanciée. La danse le fait, on pourrait s'en inspirer!

1. Enora Rivière. Ob-scène – Récit victif d'une vie de danseur chez Centre National de la Danse, 2013.

2. Selon le sociologue Pierre-Jean Simon. La bretonnité Une ethnicité problématique chez Terre de Brume Éditions /P.U.R. Rennes en 1999.

3. Un article de Fabienne Cabado « Georges Stamos : questions de genre », Voir, 30 septembre 2010. <http://voir.ca/scene/2010/09/30/george-stamos-questions-de-genre/>

4. Amartya Sen, Identity and violence, The illusion of destiny chez W.W. Norton, 2006

Dfdanse

Le magazine de la danse actuelle à Montréal

Critique vendredi 4 octobre 2013

Au cœur de la danse

Liklik Pik de George Stamos

Présenté par l'Agora de la danse

© www.dfdanse.com

Avec sa dernière chorégraphie Liklik Pik, le toujours imprévisible George Stamos nous régale d'un spectacle intrigant, intelligent et drôle. À l'Agora, une dernière fois ce soir, à 20h00.



Habillés en polos bourgogne et slips de coton vert, **George Stamos** et **Dany Desjardins** portent des masques de cochon qui leur couvrent entièrement la tête et se ferment comme des sacs de caoutchouc sur la nuque. À l'entrée de la salle, les deux hôtes font la fête à chacun des spectateurs, y allant d'une prise de photo amicale. La bonne humeur règne, les cochons sont fébriles et leurs petites oreilles tremblent d'anticipation.

Cette lente mise en place laisse tout le loisir au spectateur de détailler la mise en espace du spectacle. Habituellement couverts d'un immense rideau noir, les fenêtres et le mur blanc du fond de la salle de l'Agora sont apparents. Sur les reflets violine du plancher deux chaises de bois, une bassine en fer blanc, un lecteur pour disques compacts jaune citron et un appareil électronique qui s'avérera être un échantillonneur. L'éclairage de Karine Gautier caresse de rose la scène pendant que deux bouillottes pendent comiquement du plafond par de fines chaînes.

Exit les cochons et le rythme change. Les interprètes reviennent, sans masques et vêtus de costumes trois pièces d'un kitch consommé. Barbes et cheveux coiffés de façon identique, ils sont de la même fratrie, tantôt amis, tantôt ennemis. Pour George Stamos et Dany Desjardins, la technologie est un jeu, elle ne cause ni stress apparent ni lourdeur. Témoins les micros nonchalamment jetés sur l'épaule : ils percutent les torsos des danseurs qui les empoignent pour frotter le polyester de leurs complets et cette captation ajoute à la texture de la gestuelle répétitive des danseurs. Voom - voom, le son est hypnotisant. On ne joue plus.

L'effet est donc immédiat pour ne pas dire brutal lorsque Stamos arrête brutalement le spectacle. Avec une bonne dose d'autodérision, dérivée assez rare en danse contemporaine, il s'adresse en riant au public : « Je n'ai plus rien à dire ! ». Les deux interprètes alignent des blagues et le quatrième mur éclate pour de bon lorsqu'ils prennent le temps d'offrir à chacun des spectateurs des « cup cake » couverts d'un glaçage rose vif. Fin de la première partie ou de son équivalent. Asymétrie des tableaux proposés, utilisation judicieuse de l'espace, ainsi pourrait-on résumer la proposition du tandem. Une surface carrée très réfléchissante est maintenant suspendue à la place des bouillottes et des couleurs pop et acidulées comme des saris de films bollywoodiens y sont projetées : rose, vert, orange.

Au chapitre des projections, il faut absolument souligner la réussite splendide d'un tableau étrange et fantastique. Une cascade d'images qui se fondent et se télescopent est projetée sur la surface suspendue et sous elles dansent les jambes échevelées de Dany Desjardins, assis sur une chaise. Cacher pour mieux révéler, soufflerait George Stamos.

Un immense travail d'échantillonnage sonore accompagne chaque partie du spectacle, les oreilles fines reconnaîtront le rythme hypnotique des mantras et des extraits d'un film de Bergman, *La nuit des forêts*. Ici et là, comme des fantômes ou des échos préoccupants, des mots éclatent. Ils évoquent des croisements génétiques tous plus effrayants les uns que les autres et questionnent de mille façons notre rapport à l'animal. Dans la pénombre, insouciantes petites cochons, les deux interprètes trottent, le corps plié, la tête en bas et les fesses bien hautes pendant qu'en filigrane, on devine la comptine de Papouasie-Nouvelle-Guinée : **Liklik Pik...**

Drôle, intelligent, *Liklik Pik* a sans conteste plusieurs moments forts. C'est un spectacle audacieusement construit. Asymétrie, espace et profondeur, les chorégraphies de Georges Stamos s'approchent au plus près du cœur de la danse et c'est réjouissant. À 20h00, ce soir 4 octobre 2013 à l'Agora de la danse.

Nathalie de Han

Information complémentaire

L'Agora de la danse présente :

LikLil Pik

George Stamos

2 au 4 octobre à 20 h

Parole de chorégraphe : 3 octobre

28\$-22\$-20\$ ou profitez du forfait 4 billets... ou plus !

840 Rue Cherrier, métro Sherbrooke

(514) 525-1500

The Bold and The Beautiful: Review of Liklik Pik, Passrelle 840, and 3² = Les Duos

Review by Helen Simard

Oct 7th, 2013

*Some shows blow spectators away by boldly challenging their expectations of what makes a 'good' dance performance. Others leave audiences feeling warm and fuzzy, soothed by a much-needed dose of beautiful movement. A rare few manage to challenge while conjuring that warm and fuzzy feeling. And some just leave us fuzzy, uncertain what to think. In Montreal, the fall dance season is back in full swing, with a number of bold and beautiful shows to attend each week. Danscussions' Helen Simard had the chance to check out **Liklik Pik** at l'Agora de la Danse, **Passrelle 840** at La Piscine Théâtre, and **3² = Les Duos** at Espace Tangente, taking in both the bold and the beautiful of our contemporary dance scene this past weekend.*

In the 1960s, post-modern dance artist Yvonne Rainer encouraged her peers to reject the tools and aesthetic codes of their discipline, including: spectacle, virtuosity, transformation, magic, and make-believe. In the 1980s, musicians such as Frank Zappa and Jello Biafra were fighting against social and governmental intervention in and censorship of artistic expression. But in the contemporary art world of 2013 (where literally, anything goes) what exactly are we fighting against? Or for? In our cynical, post-contemporary, capitalist society, is there anything left to reject? Indeed, I often find myself asking these days: what purpose does dance, or even art, serve? Is art still, as the *Oxford Dictionary* tells us: "the expression or application of human creative skill and imagination"? Or has dance as an art form become just another platform for the expression of excessive, hedonistic individualism that dominates today's popular culture?



Luckily, Montreal's contemporary dance season is back in full swing, and there is no shortage of artists who are willing to explore and expand the traditions and aesthetic codes of their discipline. My three show, dance marathon weekend began with George Stamos' latest piece *Liklik Pik*. Stamos, who is often referred to as the "audacious one", delivers a delightful dose of sensory overload in this duet (performed by Stamos and Dany Desjardins) that incorporates elements of dance, physical theatre, mask work, video projection (Dana McLeod), and live sound tracking (Jackie Gallant). Moving forward from research he began with his previous piece, *Husk*, Stamos has skillfully crafted an aesthetically sound and beautifully danced choreography that exposes and pokes fun at the codes and clichés of contemporary dance. While I did not feel it was his most daring work (perhaps I am biased from having first seen Stamos in his thong clad work at Espace Tangente in 2001 where he peed in a martini glass and hopped around the stage in a soft bass case), Stamos and Desjardins' playful, sometimes fraternal sometimes intimate interactions provided a refreshing departure from the hetero-normative themes that dominate Montreal's contemporary dance scene.



Speaking of hetero-normative themes, $3^2 = \text{Les Duos}$ offered three different duets that explored the possibilities of male/female partnering. The evening began with *Strictelement (A)Statique*, a piece exploring the conflict between animalistic bodily desires and rational social constraints. Created and performed by Élise Bergeron and Philippe Poirier, this duet artfully embodied the very human struggle between a sexual gratification and codes of proper conduct. One might quibble about simple structure of the choreography (primarily an exploration of positive-negative space and unison work), but Bergeron and Poirier deserve particular respect in regards to their physical engagement and theatrical focus, particularly in the way they remained in character even when a late-comer and usher engaged in a lengthy and loud interaction after the piece had started. The next piece was *Diffraction*, created and performed by Evelyne Laforest and Rémi Laurin-Ouellette. Since the proposition here surrounds a relationship between man and woman—specifically Laurin-Ouellette's physical manipulation of the floor-bound Laforest—the piece at times risked falling victim of the ever-present cliché of male domination and gaze of the female body. Luckily, Laforest is a physically powerful and dynamic dancer who refused to succumb to her partner's domination, eventually turning her attentive gaze on Laurin-Ouellette as he performed a touching and intimate solo. The evening ended with Tentacle Tribe's *Nobody Likes a*

LE DEVOIR

Danse - Histoire de peaux

Jean-Sébastien Lourdais et Georges Stamos mènent les 25 ans de Montréal Danse

Frédérique Doyon 28 janvier 2012 Danse



Photo : Alejandro De Leon
Elinor Fueter et Frédéric Marier dans Husk

À RETENIR

Vers, Trois peaux

Chorégraphies de Jean-Sébastien Lourdais présentées du 1er au 3 février à l'Agora de la danse

Husk

De Georges Stamos, du 8 au 10 février, à l'Agora de la danse

Montréal Danse célèbre ses 25 ans par deux signatures chorégraphiques singulières, celles de Jean-Sébastien Lourdais et de Georges Stamos. Une bouffée d'air frais dans le parcours de cette compagnie sans chorégraphe fixe, un peu sortie des radars depuis quelques années.

«On a ouvert un deuxième volet à la création d'oeuvres où on mise plus sur l'innovation dans le ton et la matière des pièces», explique Kathy Casey, qui dirige Montréal Danse depuis le milieu des années 1990. Fondée en 1986 par Paul-André Fortier et Daniel Jackson pour soutenir le dynamisme de la scène chorégraphique montréalaise, en explosion à l'époque, la troupe renoue plus franchement avec cette mission d'origine.

Refabriquer le corps

En fait, Montréal Danse travaille à se renouveler depuis quatre ans. Notamment en créant un pôle de recherche (Research Events) qui a permis à la troupe de six danseurs permanents de développer

une relation artistique avec de nouveaux chorégraphes, hors des impératifs de la création. Selon Mme Casey, Martin Bélanger a été le premier à incarner ce renouveau en 2006, qui s'est aussi traduit par un rapprochement avec l'esprit de la performance. Sa pièce s'adressait à un public adolescent.

Et depuis? Beaucoup de tournées hors Québec, notamment avec des pièces de Sarah Chase et d'Estelle Clareton, qui incarnent le pendant plus formel, qu'incarnait surtout la compagnie jusqu'ici. D'où un relatif silence radio, vu d'ici.

L'invitation lancée à Jean-Sébastien Lourdais et à Georges Stamos poursuit et accentue le renouveau. Le premier lance le bal cette semaine avec un programme double, son solo *Vers* et un quatuor, *Trois peaux*. Deux «propositions très différentes qui donnent un bon aperçu de son travail», indique Mme Casey.

Vers est né du désir de «refabriquer le corps», explique le chorégraphe au téléphone depuis le Toronto Dance Theater où il prépare une autre pièce. Habituellement soumise à des tensions physiques extrêmes, qui exacerbent les dysfonctions du corps — tant individuelles que sociales —, la danse de Lourdais tend ici «vers» l'intériorité.

La difficile mutation, amorcée grâce à la collaboration de la dramaturge Sophie Michaud, se poursuit dans *Trois peaux*. «Déprogrammer le corps ne se fait pas d'un coup», explique l'artiste. Celui qui avait baptisé sa compagnie Défaut de fabrication l'a d'ailleurs renommée Fabrication Danse. Un extrait vidéo annonce un quatuor qui incarne littéralement — dans les muscles — les pulsions des danseurs. «Je suis moins dans l'aspect théâtral qu'avant, et plus dans le travail de corps et d'état», dit-il.

Double identité

Curieusement, il est encore question de peaux dans la pièce de Georges Stamos, qui prend l'affiche la semaine suivante. Husk, c'est cette fine membrane qui enveloppe les noix. La pièce aborde la relation qu'on entretient avec son corps. Le corps comme peau, qui cache ou révèle qui on est. Inutile de dire que les danseurs (et Stamos en est un aussi), interprètes de profession, sont constamment confrontés à ce genre de question.

«Le corps est notre principal partenaire de vie. C'est aussi une extension artificielle de soi», dit-il. Stamos s'amuse avec cette double identité, avec le masculin et le féminin. Il refuse l'idée de pureté, d'adéquation corps-esprit. «C'est OK d'être artificiel, autre que "soi".»

Sans en faire l'enjeu de sa pièce, la transsexualité le fascine: «Les transsexuels sentent que leur corps n'est pas vraiment eux; ils doivent subir une chirurgie artificielle pour trouver leur nature.»

Tous deux traversés par l'esprit de la performance (peut-on vraiment l'en détacher de la danse désormais?), les quatuors de Stamos et Lourdais annoncent des esthétiques très distinctes et pourtant pleines de similarités: aspect visuel important, présence d'un compositeur sur scène à titre de quatrième performeur (Jackie Gallant chez Stamos et Ludovic Gayer chez Lourdais).

«Les deux sont intéressés par l'animalité dans le corps même si ça s'exprime différemment», ajoute Kathy Casey. Elle encourage fortement le public curieux à voir les deux pièces (un rabais sur les billets s'applique d'ailleurs dans ce cas). Pour voir aussi la polyvalence des danseurs d'une compagnie promise à un nouvel essor.



HUSK: GEORGE STAMOS ON WEARING THE BODY

by Jordan Arseneault

"You are a costume. You are wearing you. Thankfully, your genes were only suggestions. You are an imperfect impersonation of an object and you are wonderfully artificial," says dancer George Stamos on his upcoming choreography for *Husk*, at the Agora de la danse Feb 8-11.

A dancer, yoga practitioner, and former New York party-boy, Nova Scotia-born **George Stamos** is on the cusp of some kind of Saturn's return in 2012. With three different productions showing in 3 provinces between now and mid-February, one might say that he's living a personal revival of sorts. Since getting his BA from the School for New Dance Development in Amsterdam in 1993, he has never stopped working as a dancer, choreographer, and performance artist, but the themes and intentions he speaks to for his three new pieces suggest a personal renewal in the making. Stamos is poised to take Montréal by storm with a riveting new piece, *Husk*, which will be shown for 3 nights at the Agora de la Danse, (but which he will not be dancing in himself).

Stamos has been preparing for – and simultaneously creating – two other works, including a duet for two men called *Liklik Pik*, a tasty-sounding work he's taken to Toronto's *Dancemakers* about "the pig as a totem animal," and the soulful *Illegal Tender*, in which he dances beside a projected video of himself – doing a lap-dance for the late Quentin Crisp. As many know from his famous *Naked Civil Servant*, and the moving 2009 biopic *An Englishman in New York*, Quentin Crisp was a famous flâneur and wit who spent his final years

in a basement Manhattan apartment, passing away in 1999 at the age of 90. In 1996, the nubile Stamos convinced the famous dandy to be video-taped in exchange for some food, and notably, a lap-dance, and for 15 years the video evidence of the conversation sat on his shelf, waiting for the right inspired treatment. The contrast between the ailing fop and his sprightly interlocutor gets blurred when the live Stamos embodies a version of his present-day self, and realized (along the way) that Quentin was in fact speaking to George's "future self" all along. The work premieres at Regina's *Performatorium* in this month, but George promises us he'll show *Illegal Tender* somewhere in Montréal later this year.

Body vs. *Husk*

Evoking "an instinctual intelligence in the meat of the body, beyond the reasoning mind," *Husk* is a live sound and performance piece for three dancers, and Montréal musician and out lesbian Jackie Gallant. Ostensibly about "being at peace with the fact that we're completely fake sometimes," *Husk* is part of a grand gay tradition wherein the word "fake" takes on a much more subtle significance. "*Husk* is in part looking into how we extend our physical self into the artificial: for example, spray tans, hair extensions, implants. It's all



© César Ochoa

about looking at the whole physical package we carry as a shell or 'husk' for the spirit," he explains, adding, "and yes, we get crazy wild with costumes!"

Like some of the grotesque hair pieces from *Husk* which were used for the photo shoot with *2Bmag* (by César Ochoa), the props and costumes for George's 3 dancers are ragged, cartoonish, and somewhat vulgar. Exaggerated foam body suits allow one of his dancers to change gender at one point in the show, eliciting uncanny feelings about authenticity and illusion.

"I absolutely love (dancers) Rachel Harris, Elinor Fueter, and Frédéric Marier, and jumped at the chance to work with them and Montréal Danse," the renowned company who invited Stamos to be part of their 25th anniversary programme with *Husk*. "It's great to work with a really buff guy like Fred," Stamos continues, "his muscular physique and masculinity help

bring out the gender issues in the work," adding that Fueter, Harris, and collaborator Gallant "are all in their prime and really busting it in this piece!" You can't blame a boy for looking, can you?

Preoccupations with the body, as well as the paradox of acceptance and dissociation in gay culture, are unabashedly at the core of *Husk*. "As a gay person, I think perhaps we're more sensitive to how our physicality reveals our gender identity and our sexuality," Stamos admits, trained in the sweat and glitter of the 90s voguing scene in NYC, as much as by any school of thought. "We're perhaps more sensitive to terms like 'straight acting' and that lends an extra level of impact to our behaviour. *Husk* delves into this terrain: how do we WEAR our body, how do we present (ourselves) through our behaviour and our choices, who we ARE," the dance veteran emotes, suggesting that oh-so-fluid understanding of the body that not many dancers

can articulate. "I'm looking at how the body works as a container for the spirit and at the same time how instinct and the body's capacity for healing or adaptability is undervalued."

If that sounds like a lot of ideas, it is, but this isn't dance for the intellectual spectator alone: *Husk* is going to make you and his performers twitch, sweat, shout, writhe, and hopefully triumph over the duality of our ideal body vs. the body we are ashamed of. One gets the sense that George Stamos is ready to share a whole lot of learnings from his recent and past lives in his trio of new works this year. At 42, he is "sitting in his body," and tapping into its power in ways that seem destined to inspire and impress.

Husk

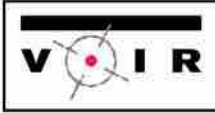
Feb 8-10, 2012

Agora de la danse

840 rue Cherrier, Montréal (514-525-1500)

www.georgestamos.com

www.montrealdanse.com



Kathy Casey

Un doublé pour un quart de siècle

2 FÉVRIER 2012



par FABIENNE CABADO

Kathy Casey : "Les processus de création sont toujours des défis pour les danseurs parce que les préoccupations des chorégraphes sont toujours différentes."

Photo : Rolline Laporte

Kathy Casey, directrice artistique de Montréal Danse, place les 25 ans de la compagnie sous le signe de l'audace en commandant des oeuvres à Jean-Sébastien Lourdais et à George Stamos, des chorégraphes qui ruent dans les brancards.

Compagnie composée d'une poignée de danseurs talentueux et aguerris, Montréal Danse nous a habitués à une diversité de propositions en présentant des oeuvres de chorégraphes de tous les horizons tels qu'Estelle Clareton, Sarah Chase, Paula de Vasconcelos, José Navas ou Danièle Desnoyers, pour n'en citer que quelques-uns. Depuis quelques années, elle déploie ses activités dans plusieurs directions, animant notamment des ateliers de danse pour femmes victimes de violence conjugale et offrant des résidences de recherche à des chorégraphes en marge des esthétiques courantes. **Jean-Sébastien Lourdais** et **George Stamos** en ont bénéficié avant de créer une oeuvre complète pour la compagnie.

"Les processus de création sont toujours des défis pour les danseurs parce que les préoccupations des chorégraphes, leur manière d'utiliser le corps et les images projetées sont toujours différentes, commente **Kathy Casey**. Pour le travail de Jean-Sébastien, qui est viscéral, qui va chercher l'animalité, le défi réside dans le jeu entre la précision du corps et la liberté de l'esprit. Le langage change dépendamment de la pulsion du danseur. Le travail de George est plus écrit, mais la précision du vocabulaire vient avec la demande d'être très présent et d'intervenir parfois vocalement. C'est un tout autre défi."

Lourdais occupe la scène de l'Agora jusqu'au 3 février avec *Vers*, un solo qu'il danse lui-même, donnant ainsi accès à l'essence de sa signature, et le trio *Trois peaux* où il teste les capacités de résistance d'**Annik Hamel**, **Rachel Harris** et **Frédéric Marier**, révélant comment son écriture se module avec des interprètes. La semaine suivante, Hamel est remplacée par **Elinor Fueter** dans *Husk*, où **Stamos** creuse plus avant les questions de genre et d'identité qui lui sont chères. Dans les deux cas, les compositeurs-interprètes **Ludovic Gayer** et **Jackie Gallant** accompagnent les danseurs sur scène.

Et si vous avez le goût de vous offrir les deux soirées, l'Agora les propose en combo pour 30 dollars.

Dance: Shirts and skins and the contradictory nature of humans

BY VICTOR SWOBODA, GAZETTE DANCE CRITIC FEBRUARY 3, 2012



Rachel Harris and Frédéric Marier portray people who feel one way but must act another way.

Photograph by: Pierre Obendrauf, THE GAZETTE

MONTREAL - Dress to kill. Clothes make the man. Image is all. How we look says a lot about what we think of ourselves and how much we care – or dismiss – what others think of us. Husk, the new contemporary dance piece by the always offbeat Montreal choreographer George Stamos, is about how and why we adorn, adjust and otherwise amplify our bodies to an infinite degree.

Typically, Stamos's use of costumes underscores a provocative purpose. Some eye-catching physiognomies appeared in his 2010 trio Cloak, most memorably in the form of two performers sporting mammoth pumped-balloon breasts. In his 2007 work Schatje, costumes crossed genders with aplomb. Women's clothes make the man, too, no?

But the central concern in Husk is not clothes, but the body itself.

"I'm working with the idea that it's completely okay to shave, to want to change the way your body looks, to make choices about your hair or eye colour. ... It's just part of being human," Stamos said in a

recent interview at Agora de la Danse, where he worked on the piece in the course of workshops and research projects offered by Montréal Danse. "As dancers, we take that further into the actions that we do. So you could say that dancing is wearing your body in different ways, depending on the choreographer. It seems to me interesting to extend that into prosthetic bodies and extensions of the self."

Part of being human, to Stamos's mind, can be discomfort with one's gender, which he broaches in a section about transsexuality.

"I feel it's a perfect story to highlight. (Transsexuals) feel completely outside of themselves and they have to go through these artificial measures to get the body that's natural to them."

In collaboration with his three proficient dancers – Elinor Fueter, Rachel Harris and Frédéric Marier – Stamos has tried to create a recurring motif that illustrates the contradiction within people who feel one way and must act in another. Expressing contradictory emotions within a single sequence is the greatest artistic challenge that performers face. (In *Swan Lake*, think how the ballerina interpreting Odette must at once show fear and attraction during her entire initial encounter with the Prince.)

In *Husk*, Stamos is again collaborating with composer/musician Jackie Gallant, who toured as a percussionist with *La La La Human Steps* in the early '90s. A discreet onstage presence in Stamos's *Réservoir Pneumatique* (2009), Gallant, known as "the Jackhammer" for her ear-splitting percussion work with the band *Lesbians on Ecstasy*, again performs on stage in *Husk*. This time, Stamos has provided an in-your-face set for her percussion instruments that he described as a campfire/cave scene.

"She's physically more implicated. We've got her in this look that you've never seen her in before – very sexy, high heels, wig and crazy legs."

Husk is one of two pieces created to open the 25th anniversary year of Montréal Danse, founded in 1987 by Paul-André Fortier and Daniel Jackson. The other work, *Trois Peaux + Vers* by Jean-Sébastien Lourdais, had its final show Friday at Agora de la Danse.

Montreal Danse director Kathy Casey is in her 15th season with the company. This month, she and two dancers will fly to Germany to work with a choreographer and three other dancers in a co-production that will tour Germany and Italy before coming to Montreal next year.

"The last five years have been very active for the company – touring, research and co-productions," Casey said in an interview. "I think things are going well because we're having fun."

Husk is performed Wednesday to Friday at 8 p.m. at Agora de la Danse, 840 Cherrier St. Tickets cost \$18 to \$26. 514-525-1500; agoradanse.com.

Publié le 04 février 2012

Peaux d'âme



Photo fournie par Alejandro De Leon



Stéphanie Vallet
La Presse

(Montréal) George Stamos présentera *Husk*, sa nouvelle pièce à L'Agora de la danse à partir de mercredi. Fruit de sa collaboration avec Montréal Danse, il s'agit avant tout d'une réflexion du chorégraphe sur le corps qui nous «habille», tout comme l'écorce ou la coquille (*husk* en anglais) d'un animal ou d'un végétal.

«Je suis parti de mes recherches sur le thème du corps en tant qu'entité indépendante du soi, explique George Stamos. Je parle ainsi de la relation complexe qu'entretiennent le corps et l'âme, mais aussi de la manière dont on peut alterner, en fonction de ce que l'on porte ou des gestes que l'on pose, entre être authentique et parfaitement artificiel. J'ai

choisi d'appeler cette pièce *Husk* parce qu'en anglais, ce terme se rapporte à l'enveloppe extérieure, mais on l'utilise aussi pour désigner les feuilles et les fibres qui entourent le maïs. Il y a quelque chose de brut et de rustique que j'aime là dedans.»

Les costumes se retrouvent donc au centre de cette création, sorte d'enveloppe corporelle que Rachel Harris, Elinor Fueter, Frédéric Marier revêtent comme un vêtement, animant leurs tissus organiques ou artificiels.

«J'ai toujours considéré la danse comme une manière de porter son corps, la chorégraphie étant une tenue que l'on porte», précise le chorégraphe. «Les danseurs sont très différents, ce qui rend la chose encore plus intéressante, car il n'y a pas d'homogénéité dans leurs corps. Ils représentent vraiment trois types de personnes qui retrouvent un univers commun», ajoute-t-il.

La compositrice et musicienne Jackie Gallant, surtout connue pour ses collaborations avec La La La Human Steps et Lesbians on Ecstasy, se retrouve sur scène aux côtés des danseurs pour former un quatuor son/mouvement.

«Il y a beaucoup de musique *live* avec de la guitare électrique, des percussions, et des rythmes électros. Jackie Gallant est un peu une rock star. C'est très intéressant de l'avoir sur scène, car elle apporte vraiment cette énergie qui accompagne la performance physique», dit George Stamos.

En dehors de ses projets actuels, *Husk* et *LIKLIK PIK* qu'il vient tout juste de présenter à Toronto, George Stamos travaille sur un solo et continue à danser avec Nyata Nyata, compagnie de danse africaine contemporaine établie à Montréal.

Husk, une chorégraphie de George Stamos en collaboration avec Montréal Danse. Du 8 au 10 février, 20 h à l'Agora de la danse.

Publié le 09 février 2012

Husk: le corps ne ment pas



Photo fournie par la production

[Aline Apostolska](#)

La Presse

À l'Agora de la danse, avec *Husk* de Georges Stamos, Montréal Danse complète la célébration de son 28^e anniversaire, commencée la semaine dernière avec *Vers* et *Trois peaux* de Jean-Sébastien Lourdaï.

Une deuxième occasion, à quelques jours d'intervalle, dans une pièce inattendue, organique et *flyée*, de démontrer la force d'interprétation, la présence magnétique, le talent éclectique des danseurs de la compagnie dirigée par Kathy Casey qui, pour souligner ce quart de siècle, a choisi deux chorégraphes atypiques, histoire, peut-être, d'appeler à une nouvelle jeunesse.

L'univers de Georges Stamos reste inclassable. Toujours là où on ne l'attend pas, porté par son parcours anticonformiste et singulier (danseur contemporain, gogo boy, soliste et chorégraphe audacieux, et actuellement danseur de danse africaine dans la compagnie de Zab Maboungou), ses pièces sont empreintes d'une fausse légèreté, qui s'avère être une réflexion élaborée et inusitée sur le corps, ce qu'on en fait, ou pas, comment, pourquoi, et pourquoi pas.

Dans *Husk* son audace débridée et joyeuse, déjantée, se joue des conventions aussi bien esthétiques que scénographiques et formelles. Elle s'appuie sur une écriture chorégraphique complexe, qui joue sur les contrastes, et repousse loin l'exigence envers les interprètes, époustouflants et, textuellement comme métaphoriquement, mis à nu.

Dans la belle lumière claire-obscur signée Karine Gauthier, ils sont quatre : les danseurs Rachel Harris, Elinor Fueter, Frédéric Marier, et la musicienne Jackie Gallant dont la présence physique est aussi forte que ses riffs de guitare électrique et ses pulsions percussives. Ils sont des individus très spécifiques mais aussi unis, interdépendants même, comme une microsociété. Ils jouent principalement sur l'ambiguïté entre ce qui est caché ou exposé, feint ou authentique, avoué au micro ou passé sous silence dans la chair, ce que l'on porte et comment l'on se comporte.

En l'absence de costumes, un simple slip destiné à exposer leurs anatomies bigarrées, ils usent habilement de nombreux masques, des secondes peaux qui font illusion et transfigurent. Qui sont-ils, homme ou femme, jeune ou pas, musclé, ridé, asexué ou hypersexué ? Tout cela est bien trouble, et troublant.

Conformément au titre (*Husk* signifie pelures de maïs), Stamos offre plusieurs strates, plusieurs registres d'interprétation, à l'interprétation des artistes autant qu'à la façon dont le spectateur peut interpréter le subtil fouillis organisé qui se déroule sous ses yeux et mobilise tous ses sens, à un rythme trépidant et communicatif.

Husk, de Georges Stamos, jusqu'au 10 février à l'Agora de la danse.

LE DEVOIR

Libre de penser

Danse - Détournements de corps

Frédérique Doyon 9 février 2012 Danse

À RETENIR

Husk

De Georges Stamos. Avec : Elinor Fueter, Jackie Gallant, Rachel Harris, Frédéric Marier. À l'Agora de la danse jusqu'au 10 février

Le corps est un costume. Et le premier d'une longue séance d'affublements et de déshabillages successifs : la vie. Husk - qui signifie enveloppe - de Georges Stamos s'en fait le réjouissant plaidoyer. Avec brio.

Les deux scènes d'ouverture donnent le ton mi-dansé, mi-théâtral et performatif, de la pièce. Première image : deux corps masculins rampent comme des vers jusqu'à confondre leur visage à un amas

de masques. Dans la suivante, deux femmes à talons en manteaux de fourrures entrent en scène d'un pas aussi déterminé que leur esprit, l'instant suivant, est hésitant, entre la gêne maladroite et la sensualité affirmée.

C'est l'irréductible décalage entre ce qu'on ressent et l'image qu'on projette. Cette scène concentre les stéréotypes, ici féminins, pour mieux les détourner dans tout le reste de la pièce. Car suivra une danse schizophrénique (puissante Elinor Fueter) où la féminité rivalise avec le simiesque, l'accumulation de peaux et de masques avec les mises à nu, l'exhibition sensuelle avec le mal-être corporel.

Georges Stamos déjoue les perceptions, détourne les codes sociaux et brouille (littéralement!) les pistes entre les sexes, les genres - voire les espèces. Sa danse crée des tensions entre nature et culture, entre le primitif et le sophistiqué, la forme et l'informe. Le corps élégant est surmonté d'un masque de singe, lui-même subverti en peau-fourrure dans laquelle l'homme aime se vautrer. Même les voix sont trafiquées, donnant à entendre dans un même souffle l'extrême et langoureuse féminité et l'éruclation animale.

Tensions que rendent bien les percussions électro-rock, la guitare électrique et la performance globale mi-brute, mi-tombeuse, de Jackie Gallant.

La gestuelle montre sans le mimer que notre image dépend du regard de l'autre : dans ses chaînes de mouvements initiés par un autre partenaire. Même dépouillés de leurs affublements, les interprètes ne pas trouvent le mouvement juste. La quête d'un corps naturel est vaine, nous crie Husk. Le plaisir est dans le jeu des masques et des apparences.

Stamos déploie une belle signature, une écriture singulière et cohérente, qui souffre toutefois des nombreux changements de registres - de la danse au jeu, à l'action performative plus brute.



9 février 2012



TAKING IT ALL OFF: *Husk*
Photo by ALEJANDRO DE LEON

Skin you're in

Imagine your body as an onion. That's the image that comes to mind when choreographer **George Stamos** peels away the layers in his new group work *Husk*, at Agora de la danse (840 Cherrier) till Feb. 10.

"In a way, the piece is husking the body," Stamos says just days before the world premiere.

Using several masks and an intriguing costume designed by **Patrick Bouchard**, Stamos turns the body inside out. "You are a costume. You are wearing you. Thankfully your genes were only suggestions. You are an imperfect impersonation of an object and you are wonderfully artificial."

The piece, which he describes as a dialogue between sound and movement, grew out of a research event lead by Montréal Danse and is fuelled by a strong sense of rhythm, thanks to the addition of music by his former collaborator **Jackie Gallant**.

Along with live music, Stamos often injects a healthy dose of nudge nudge wink wink into his works. "I like humour because I like to laugh," he says. "I find humour a good way to get to the less comfortable stuff." With a cast that includes **Elinor Fueter**, **Rachel Harris**, and **Frédéric Marier**, Stamos celebrates "a body in an empowered state."

—MARITES CARINO

Article mardi 31 janvier 2012

Ils dansent

Trois Peaux et Vers de Jean-Sébastien Lourdais et Husk de George Stamos

Présenté par l'Agora de la danse et Montréal Danse

© www.dfdanse.com

Pour souligner son quart de siècle d'existence, Montréal Danse a invité les chorégraphes Jean-Sébastien Lourdais et George Stamos à créer chacun deux propositions fortes et audacieuses, Trois peaux et Husk.



Frédéric Marier dans Trois peaux de Jean-Sébastien Lourdais

Depuis 25 ans, **Montréal Danse** façonne le paysage de la danse montréalaise. Alors que la compagnie s'apprête à souligner cet anniversaire à l'Agora de la danse avec un programme double qui se déroulera sur deux semaines, **Kathy Casey**, directrice artistique depuis 15 ans, revient sur le chemin parcouru : « Nous sommes très fiers du travail qu'on a fait. Nous sommes une compagnie avec une structure flexible et ouverte aux gens, qui entretient de plus en plus de liens avec la communauté. En 25 ans, nous avons évolué notamment en insistant davantage sur le travail préalable à la création, la recherche et l'avancement chorégraphique », dit-elle en faisant référence, entre autres, aux ateliers chorégraphiques qui offrent chaque année la possibilité à quatre ou cinq

chorégraphes d'approfondir leur démarche et de réfléchir à leur travail.

Dans l'histoire de Montréal Danse, plusieurs pièces grand public ont été créées pour grand plateau. Si cette façon de faire demeure présente, comme le démontre la pièce *S'envoler* d'Estelle Clareton, coproduit par Montréal Danse et Création Caféine, la compagnie s'est plutôt investie dernièrement dans « des projets plus pointus, des pièces plus intimes, qui se situent plutôt dans le questionnement de la forme », résume Mme Casey. « Nous avons aussi commencé à faire des projets en coproduction, parfois avec des chorégraphes étrangers. Par exemple, après le programme double, on s'en va près de trois mois en Allemagne, où nous travaillons avec une chorégraphe là-bas », ajoute-t-elle.

Ce côté plus formel, exploratoire sera mis en valeur dans le programme double consacré aux 25 ans de Montréal Danse, sur lequel la compagnie travaille depuis deux ans avec les jeunes chorégraphes **George Stamos** et **Jean-Sébastien Lourdais**. « Cela exprime très bien notre désir de faire un cheminement avec des nouvelles voix qui sont en train de faire leur marque », souligne Mme Casey.

Deux propositions qui se répondent

Même si les propositions chorégraphiques de Stamos (avec *Husk*) et Lourdais (qui présentera *Trois peaux*, précédé du solo *Vers*) diffèrent grandement, les pièces se répondent, croit la directrice artistique. « Chacun a une voix claire, une manière unique d'utiliser les corps, un style très particulier », constate-t-elle. Et, fruit du hasard, chacun a créé une pièce pour quatre avec trois interprètes où le quatrième membre du quatuor est un compositeur musical, soit **Jackie Gallant** pour Stamos et le DJ **Ludovic Gayer** pour Lourdais.

Présenté comme un quatuor son/mouvement, *Husk* (avec **Elinor Fueter**, **Rachel Harris** et **Frédéric Marier**) explore la relation entre la masculinité et la féminité, notamment « ce que signifie être un homme dans un corps d'homme, être un homme dans un corps de femme et vice-versa », résume Mme Casey. « George est vraiment particulier dans ses mouvements, tout en demeurant très lyrique. Dans *Husk*, il est allé très loin dans son exploration », raconte-t-elle.

De son côté, Jean-Sébastien Lourdais, avec *Trois peaux*, crée une proposition à la fois ludique et animale, qui joue autour des notions de tension/attraction/répulsion (avec **Annick Hamel**, **Rachel Harris** et **Frédéric Marier**). « On a moins vu Jean-Sébastien ici, mais il a beaucoup tourné en Europe et crée un travail qui plaît tout de suite à un certain goût européen. C'est très intéressant aussi de voir le travail qu'il fait sur son propre corps avec son solo ; sa maîtrise des détails du mouvement sur son corps est fascinante », ajoute la directrice artistique.

Ces premiers événements pour souligner le quart de siècle de création chez Montréal Danse seront suivis par d'autres, cet été et l'an prochain. Parmi les projets à surveiller, une création de **Benoît Lachambre** pour 6 danseurs verra enfin le jour l'an prochain à Montréal, confirme Mme Casey.

Iris Gagnon-Paradis

Danscussions

[Feb](#)
[7](#)

In the Tub with George Stamos, Extra: preview for Husk at L'Agora de la danse

Husk

George Stamos and Montréal Danse

Februrary 8th-10th, 8pm

at L'Agora de la Danse, 840 Rue Cherrier.

<http://www.agoradanse.com/en/spectacles/2012/husk>

Interview with George Stamos by Helen Simard, Feb 5th, 2012.

*George Stamos is a busy man these days. Between presenting his duet Liklik Pik in Toronto, performing a new solo in Regina, and training with Zab Maboungou of Nyata Nyata Danse, it might have been hard for him to find a few minutes to talk with me. Luckily, dance is, Stamos points out, "really hard work", and even the busiest choreographer needs to relax from time to time. "Do you mind if I take a bath while we do the interview?" he asks as he answers the phone. "You can call the article 'In the Tub with George Stamos'!!" After he quickly dunks his head underwater, we chat about the upcoming premiere of **Husk**, a choreographic work he has created in collaboration with, and for the 25th anniversary of, Montréal Danse.*

Helen Simard: How did **Husk** come about?

George Stamos: About three years ago, **Kathy Casey** (the artistic director of *Montreal Danse*) wanted to shift the activities of the company away from just systematically making pieces towards doing more research. So she started doing "research events" where she would invite choreographers to work with the company dancers for a few weeks. It was two years ago that we did our research event; I was in the second crop of people she invited. We were just trying ideas, doing things that I had on my mind without any end goal. Over a two-week period, we explored different ideas, and got to know each other more. And it turned out that we all got along, and there seemed to be a mutual interest in continuing to work together, so we continued to work on the creation of **Husk**.



Rachel Harris / Photo ©Alejandro de León

HS: So how did you go from an exploratory and not "product" based research process into creating the piece?

GS: It was easy for me because, for me, research is making a piece. For me the best way to do "research" is to create work (laughs)...you know what I mean? So out of the research, there was material created, we weren't starting from scratch.

HS: And so the theme of *Husk*...it's about bodies? About wearing the body, the body as a mask?

GS: I'd like to really highlight that this is a DANCE piece...and one of the great things about dance is that it transcends textual meaning. It's a non-verbal mode of communication. It's open to interpretation, an invitation to use your imagination. Yes, there are ideas that are located around the event of making the dance piece that feed the dramaturgy and are inspirations to make the dance piece. But the "thing" (I have made) is the dance piece; the other stuff is the fuel for the thing. So we can talk about the ideas and the theme, which are the fuel for the dance piece, but they aren't the dance piece itself. Ideas are becoming more important in dance - what's the discourse, what's the concept - and I think that is important, but we don't want to negate what is happening in the body, the physical body.

HS: Right!

GS: All that said, yes, there is this idea circulating in the work about how we wear ourselves. For example, there has been a trend in contemporary dance for the past ten years...almost a fetish for, or a celebration of, the dysfunctional body, or the body in

trauma. I've done a lot of work about the body in trauma; for me it was politically important to do the dance of the body was not perfect. But now I am more interested in doing the dance of the surviving body: the body that is surviving the trauma, the body that has recovered, the body that is winning. So now in tackling these ideas of the body and the self, it lets me be more playful in my work, and to create an environment that's permissive of playing with gender, and body decoration, and projection of the self.

HS: Now you often perform in your own work, but you're not performing in this piece?

GS: Well, I'll see how I feel (laughs)...

HS: It remains to be seen?



Photo: Susan Moss

GS: (Still laughing) No, I'm not in the piece...I might be in a future version, but I'm not in this version. It has made things a lot easier in some ways, but it also makes it more difficult in other ways. It's way easier for my psyche, for my mind, to be on the outside and to see...to have distance to make choices based on what I see as opposed as trying to imagine what it looks like. And (when I dance in my work) there's the part of me that has the sensation of dancing, and the part of me that has to be objective and not be influenced about the way it feels...because the way dancing feels and the way it looks are not always the same thing (laughs). So it's way easier for the big picture of making the choreography. But for the little picture - the texture of the interpretation, the nitty gritty of what's going on in the body, and how to explain that, or negotiate that with your interpreters (who are in this case **Elinor Fueter, Rachel Harris, and Frédéric Marier**) - being in the piece can make that a lot easier because you have it in your body, you get it. When you give direction from the outside, you might not be connected with the dancer's experience at all. When you have the movement in your body, you can navigate all that stuff more quickly. And it can create a sense of camaraderie with the dancers if you are in it because you are with them, putting your body on the line and suffering along side them (laughs)...

HS: And if I've understood correctly, **Husk** is an interdisciplinary performance? You have a musician/composer on stage with the dancers?

GS: I like to work with live sound; I've done it for almost every creation I've made. Our musician, **Jackie Gallant**, brings in a different physical presence on stage. This opens up the dance in terms of body propositions, opens up the way one can be on stage, which theoretically speaks to more people. And it highlights the importance of the music! To have Jackie there shows that the music is not just "wallpaper".

HS: You mentioned that Jackie opens the possibility for the piece to speak to a greater audience, or in different ways. What message would you like people to take away from their experience of seeing **Husk**?

GS: I would like people to walk away with the message that there's a diversity of ways to be in your body, a diversity of ways to be male or female, and all of them offer the possibility for people to be empowered. I would like people to come out of **Husk** feeling that whoever they are, whatever their story is, they have the right to feel empowered in their bodies...that would be really great!!!

*But after twenty minutes in the tub, George Stamos was starting to feel like a fairly pruned version of himself. So before he ran the risk of shedding his own husk, our interview came to an end. And while he may not have another free minute before the premiere of his show, we know where to find him, and his diverse and decorated gang, as of Wednesday night: **Husk** runs February 8th-10th at L'Agora de la danse (840 Rue Cherrier, showtime 8pm).*

For more information about George Stamos and his upcoming projects, visit: <http://www.georgestamos.org/>

HUSK is a MUST: George Stamos @ Agora de la danse

More : [Agora de la danse](#), [contemporary dance](#), [Elinor Fueter](#), [Frederic Marier](#), [George Stamos](#), [Husk](#), [Jackie Gallant](#), [Montreal Danse](#), [Rachel Harris](#)

by Jordan Arseneault on February 9, 2012

From the moment musician Jackie Gallant and dancer Elinor Fueter walk across the stage of the Agora looking like muscle-bound characters in a Michel Tremblay play, to the stunningly sexy underwear sequences and brilliant on-stage music and lighting, George Stamos has surpassed himself. In short: HUSK is a MUST.



“It’s like contemporary dance for people with attention deficit disorder, but in a good way,” Stamos and I agreed after the enthusiastic crowd spilled into the Agora de la danse mezzanine for sparkling wine and elbow-rubbing after the sold out opening night of *HUSK*. “We pushed ourselves really hard,” Stamos gushed, standing beside a beaming Kathy Casey, the perspicacious artistic director of Montréal Danse. Casey had the elated look of someone who had won a bet: the new choreography by George Stamos is a daring, sexy, fabulous stunner.

As George intimated when we interviewed him about the *HUSK* for this month’s *2Bmag* cover story, he created the work with a backlog of ideas and concepts waiting to be embodied on stage, and a virtual dream-team of performers. Jackie Gallant, no stranger to making live music incidental music for contemporary dance, was flawless and engaging on the electric guitar, drum-set, and digital orchestra of samples and beats. When she steps in front of her console to “tend the fire” (which consisted of red plastic high-heel “logs” arranged under a television playing a video of flames), the audience relaxed into gentle laughter. Serious? Yes. But Stamos’s use of wit and humour is everywhere in this piece.



Elinor Fueter + Frédéric Marier in HUSK (c) Alejandro de Leon

But the real show-stopper was Elinor Fueter, a company staple with Montréal Danse since 2005. From her frenetic solo at the start of the show to the Salome-like dance of 7 wigs – led by Harris and spot-lit by a half-naked Marier – Fueter's character took my breath away.

As a reviewer, there is a particular pleasure in knowing that your [predictions](#) about a performance will come true:

Husk is going to make you and his performers twitch, sweat, shout, writhe, and hopefully triumph over the duality of our ideal body vs. the body we are ashamed of.

I was right, and HUSK is a MUST.

Husk

Feb 8-10, 2012 Agora de la danse 840 rue Cherrier, Montréal (514-525-1500)

Montréal Danse présente une autre oeuvre hétéroclite.

9 février 2012

Critique de *Husk* de Georges Stamos présenté à l'Agora de la danse.

- Oliver Koomsatira

Eh oui! L'impossible vient d'arriver... j'ai assisté à un spectacle encore plus bizarre que *Trois peaux* de Jean-Sébastien Lourdais. L'Agora de la danse ne cesse de me surprendre avec ses sélections éclatées. Femme déguisée en homme baraqué muni d'un pénis de huit pouces, check. Homme en speedo rouge contractant ses muscles tel un culturiste beaucoup trop fier de ses biceps, check. Talk show autour d'un faux feu de souliers à talon haut mettant en vedette une femme torse nu, check. Est-ce un film érotique? Non! Bien loin de là! C'est *Husk*, de George Stamos. Et comme le disait l'interprète Elinor Fueter durant le talk show convivial et autodérisoire: «J'aime ça la nudité dans la danse contemporaine». Après tout, j'aurai vu presque toutes les danseuses contemporaines montréalaises nues cette année...

On peut dire que *Husk* est tellement étrange que cela en est sain. En effet, en l'espace d'une heure, on repousse tellement les limites artistiques, stylistiques et psychologiques que notre quotidien devient horriblement ennuyant. C'est à se demander si George Stamos s'ennuie terriblement dans notre hyper-conservatisme canadien. C'est quand même réconfortant de savoir qu'il y a un lieu comme l'Agora de la danse qui permet aux esprits créatifs n'étant pas fait sur le même moule que la majorité de pouvoir mettre à terme des concepts qui sont absolument à l'opposé de tous les courants commerciaux. Y



« Husk » de Georges Stamos. Photo d'Alejandro de Leon.

a-t-il une meilleure façon de cultiver la tolérance dans notre monde raciste, sexiste, homophobe, etc? Si quelqu'un est capable d'accepter l'univers de George Stamos, eh bien, cette personne sera très compréhensive à l'égard de la diversité naturelle au sein de l'humanité. *Husk* pourrait servir de tolérance-o-mètre afin de mesurer l'évolution des humains en ce qui concerne leur acceptation de la différence. À Montréal, ça passe. En Alberta, hum... peut-être par la peau des fesses. Au Texas... danger, danger, tolérance-o-mètre risque d'exploser.

Même si nous avons ri à maintes reprises ce soir, il y avait des questions très sérieuses au fond de l'oeuvre: Pourquoi sommes-nous obsédés par certains codes de beauté physique? Des femmes sont si concernées par leur apparence qu'elles se font mettre du silicone en-dessous des mamelons. Des hommes se font implanter de faux muscles. Des noirs se font blanchir la peau. Des blancs risquent le cancer de la peau en se faisant bronzer artificiellement. La question demeure... Pourquoi? Pour se sentir mieux dans leur peau? Peut-être.

Bref, qui que vous soyez, la pièce *Husk* ne risque pas de vous laisser indifférent, grâce au créateur mais également grâce à l'interprétation fulgurante des danseurs polyvalents de Montréal Danse; Elinor Fueter, Rachel Harris, Frédéric Marier ainsi que la responsable de l'univers musical déboussolant Jackie Gallant. Le défi est lancé, trouvez-moi une oeuvre de danse contemporaine plus étrange que *Husk*!

Pour plonger dans cet univers dynamique complètement étourdissant, allez voir le site de l'Agora de la danse. Vous n'avez jusqu'à vendredi seulement pour le voir. Faites-vite!

<http://www.agoradanse.com/en/spectacles/2012/husk>

Critique vendredi 10 février 2012

Confusion des genres

Husk de George Stamos

Présenté par l'Agora de la danse et Montréal Danse

© www.dfdanse.com

Dans Husk, Georges Stamos s'amuse à jouer avec les codes : ceux reliés au genre, à l'identité, mais aussi ceux associés à la danse contemporaine. En résulte une oeuvre inclassable, franchement décapante, fortement intrigante, qui ne laissera personne indifférent.



Lumières vives dans la salle ; on se demande si la pièce va commencer lorsqu'on aperçoit, au fond de la scène, deux êtres rampants. Telles des limaces, ils s'avancent jusqu'à un monticule de masques déformés, empilés les uns sur les autres.

Au même moment, clash d'atmosphère, une porte sur le côté de la scène s'ouvre avec fracas et deux femmes, enveloppées de manteaux de fourrure, traversent la scène avec détermination, talons hauts rouges aux pieds. Elles s'assoient sur deux chaises, se regardent, et leurs gestes se répondent comme un miroir, chacune imitant maladroitement l'autre, mal dans sa peau, comme si cette confiance féminine exultée quelques instants plus tôt n'était qu'une façade.

Puis, une se lève ; c'est la musicienne **Jackie Gallant**, qui se place derrière sa console et commence à créer une ambiance sonore en direct, faite de pulsions électroniques, de percussions et de guitare électrique.

La table est mise pour **Husk**, oeuvre chaotique et singulière, flirtant avec la performance et de la danse-théâtre, portant la signature formelle très particulière du jeune chorégraphe **Georges Stamos**.

Stamos explore, dans une danse compulsive, compulsée, parfois répétitive jusqu'à l'aliénation, la confusion des genres. Femme dans un corps d'homme, homme dans un corps de femme, il mélange les codes à tel point que le spectateur se voit berné par l'identité sexuelle des danseurs. Ici, une femme se présente avec un corps d'homme, pousse sa masculinité à l'extrême. Là, un homme enfile les uns après l'autre des gestes contradictoires, ici efféminés, ici exultants la virilité.

Les interprètes - excellents **Rachel Harris**, **Elinor Fueter** et **Frédéric Marier** - évoluent dans cet univers hystérique et schizophrénique où, dans le regard de l'autre, on n'est jamais tout à fait celui qu'on tente d'être. Ils enfilent et dévoilent leurs multiples visages sous des masques aux visages monstrueux et à la chevelure hirsute, sous des perruques et même en portant d'étranges habits de peau. Interconnectés, interreliés, ils se déplacent, mus par le toucher de l'autre sur la taille, les hanches, le dos, toucher qui guide leurs pas, détermine leurs gestes, les propulse d'un état à l'autre.

Alors qu'on s'enfonce un peu plus loin dans ce délire inquiétant, sombre, presque cauchemardesque, tout à coup, rupture de ton. Les interprètes, très relax, se mettent à commenter l'action. « Ah qu'on aime ça la danse contemporaine quand le monde se met tout nu ! dit l'une avec une pointe de sarcasme dans la voix. C'est comme un strip-tease mais fait avec art ! »

C'est cette façon qu'a Stamos de jouer avec l'autodérision, de mélanger les codes, qui rend *Husk* si captivante. On passe sans cligner des yeux du formel à l'absurde, de la gravité à la légèreté, de l'essentiel au superficiel, de la supercherie à l'authenticité, dans une simultanéité assez hallucinante, qui en déstabilisera certains.

Stamos est un inclassable et *Husk* ne ressemble à rien d'autre. Et c'est pour ça qu'il faut courir à l'Agora pour y assister avant qu'il ne soit trop tard.

Iris Gagnon-Paradis

Information complémentaire

L'Agora de la danse et Montréal Danse présentent :

Husk

Chorégraphe : George Stamos

Les 8-9 & 10 février 2012 à 20h

840 Rue Cherrier, métro Sherbrooke

(514) 525-1500

Stamos, George

© Dfdanse, 2001-2012 · Tous droits réservés ·

....

Local Gestures



Husk: A Review

02/10/2012

They look at each other from the corner of their eye. Their bodies are stiff with self-consciousness. How to act? Better steal another glance from our neighbour to see what they're doing. When unsure, it's better to do the same as everybody else.

Even René Descartes thought so. Before he could even come up with his "I think, therefore I am," he had decided that if one started with the assumption that they didn't know anything, it was better for the time being to follow society's rules until one did figure some truths out for themselves. The idea was exemplified by the analogy that, if one is lost in the forest, it is better to keep walking in the same direction even if one does not know where it will lead.

There is, of course, another implication: if one is going to put society's rules into question, it might be best to keep quiet when one realizes that those rules are all bullshit. I'm paraphrasing.

Another way to put it is that, if you're the one walking being the prisoners in Plato's cave and it's your shadow being cast on the walls, you might not want to tell them it's just you; human reality is even scarier to us than the monsters we've made up. That's why we created monsters in the first place, so we'd never go in the forest in the first place. It's safer to just stay at home and do the same as everyone else.



George Stamos's *Husk*, photo by Alejandro de León

Luckily, choreographer George Stamos doesn't seem to see it that way. In his world, it's better to try things on for size. To him, it's an essential part of what it means to be human. The forest is not outside of us, but within, and it extends to the edge of our skin and even into the extensions that we put upon ourselves. So put on a dress and some high heels, no matter what your sex; you might learn a thing or two about yourself and others in the process.

In *Husk*, everyone's in drag from beginning to end, independently of their sex or what they're wearing, if anything at all. It's that, as Stamos had already touched upon in *Cloak*, there is no other way of being. As drag has thankfully highlighted, gender is nothing but a performance and we're all faking it. We're all monitoring each other and, more importantly, ourselves. When my nephew wanted a pink bedroom like Dora the Explorer, he was quickly told to get back in his gender line by his parents.

The gender performance in *Husk* is made so extreme that, along with the prosthetics the dancers sometimes wear, it impedes their movement and makes it awkward, much like their excessive touching does. When Rachel Harris is wearing a muscular male appendix, her movement is not as fluid as it usually is. It is not the body that she is used to. There is also something cheeky about the fake penis that dangles between her legs, as though Stamos is giving the contemporary dance audience what it wants, except not.

And sometimes it's just what we need: someone to push us into the forest so we'll realize that what's scary is not what's out there, but the beliefs that have been preventing us from going there in the first place.

Danscussions

Girls who are boys who like boys to be girls...Review of Husk (George Stamos)

Reviewed by Helen Simard on February 10th, 2012.



Interpreter Elinor Fueter in Husk

*In the 1990s, the British band Blur sang about travelling to the beaches of Greece looking for "girls who are boys who like boys to be girls"[\[1\]](#)... Today, Montrealers need not look quite as far to tackle gender stereotypes: local choreographer **George Stamos** throws his audience into a fantastical transdisciplinary and transgendered universe with his latest choreographic production, **Husk**. Created and performed in celebration of Montreal Danse's 25th anniversary, **Husk** holds up a mirror to society, inviting us to reconsider many things we take for granted: who is male and female, what is beautiful and ugly, and where reality ends and performance begins.*

As we enter *Agora de la danse*, we are immediately plunged into a strange and altered reality: a pile of rough, rock-like objects are dimly lit in the center of the stage, and an assortment of musical and electronic equipment suggest the show will offer more in the way of performance than just pure movement. The show begins before the house lights go out. Two "men" (one of whom turns out to be **Rachel Harris**) enter from upstage, slowly slinking across the stage on their bellies, as two women strut through the space in fur coats and red high heels. Over the course of the next 60-minutes, Harris and her fellow interpreters **Elinor Fueter** and **Frédéric Marier** (along with musician **Jackie Gallant**) delight us as they play at trading gender roles, performing boys like they're girls and girls like they're boys. Women flex prosthetic muscles, men prance and pose in a sexually provocative manner. The movement quality alternates between "feminine" grace and brute "masculine" force: all three dancers lunge, jump, push, fall, and throw themselves and each other through the space with incredible precision. In a particularly mesmerizing sequence, the three move together in a low, repetitive, spinning motion,

circling around each other in a ritualistic, trance-like fashion. Wearing strange caveman masks (artfully designed by **Patrick Bouchard**), these adventures keep themselves warm by curling up with fur coats and setting a video of "fire" to a pile of red stiletto shoes... Gallant's eclectic soundtrack give a cinematic feeling to the piece, making one wonder if *Husk* is perhaps strange contemporary go-go remake of Jean-Jacques Audaud's film, *Quest for Fire*.

Not one known for going half-way, Stamos skillfully pulls out every cliché in the "how-to-make-a-contemporary-dance-show-in-Montreal" textbook: he uses nudity, text, props, microphones, masks, costume changes on stage, live sound, and popular music (imagine AC/DC's *Back in Black* recited as poetry!) to construct the surreal universe in which his performance exists. But far from turning *Husk* into a predictable string of *déjà-vus*, this cheeky flaunting of choreographic codes instead adds a much-appreciated dose of humour to the show. Strangely, it is perhaps Stamos's use of (gasp) recognizable dance vocabulary that makes his propositions so successful. As dance has sought to establish itself as a serious academic discipline, more and more performances seem to value ideas over actual movement... with *Husk*, Stamos reminds us that dance is an embodied experience, and that both mental and physical actions are involved in the construction of identity.

In a city where dance has become overrun with painfully heterosexist representations of masculinity and femininity, Stamos and his collaborators manage to deliver a refreshing and entertaining perspective on gender performance. Rather than beat us over the head with prescriptive narratives, *Husk* simply offers a series of captivating images that we are welcome to interpret in our own way. And while the abstract imagery and non-linear structure of the show may leave some audience members scratching their heads, wondering, "what the hell was that all about?" Stamos's playful, tongue-in-cheek aesthetics make it clear that he isn't about to tell you what to think about his piece...that is something you will have to figure out for yourself, whoever your "self" may be.

[1] Lyrics from the songs *Boys and Girls* from the album *Parklife* (1994)

La génétique du mouvement

13 février 2012 11h28 · Alain Fortaich

À propos l'article Voir [Un doublé pour un quart de siècle](#)

J'adore particulièrement l'incipit d'un spectacle; ces quelques secondes qui surgissent lorsque s'éteignent les lumières de la salle. Cette attente dans la noirceur qui nous fait appréhender un big bang artistique. Invite tous les possibles. Puis, durant ces quelques secondes le rideau d'obscurité qui se déchire ou pas. Une note, un souffle, une pénombre ou bien un éclairage cru, l'airain de la peau ou le tissu camouflant le muscle. Tout est possible. Ce si court instant pour séduire l'assistance...

Deux corps rampent, péniblement, comme des chenilles, rampent et joignent leur tête à d'autres têtes, deux têtes valent mieux qu'une, des têtes comme des oeufs, la colonie, la collectivité : microcosme de notre société. Puis les danseuses arrivent sur scène. Bien mises. Se pastichent, se défient. **Jackie Gallant** quitte, va vers sa musique, ses percussions, sa guitare spasmodique. L'ajout du masque ou bien la carapace d'un corps presque complet. Homme préhistorique. Feu de camp. Esprit tribal. Je réfléchis.

Je me fourvoie. **Stamos** ne raconte pas l'histoire de l'humanité avec *Husk* mais révèle et dénonce, comme à son habitude dans ses spectacles (*Cloak*, *Réservoir-pneumatic*), les conventions sociales, ce port du masque en collectivité, ce changement de peau conventionné. En fait, dénonce-t-il cette image virile de la femme contemporaine, cette femme agressive pris dans l'engrenage du monde? Du moins, le duo mécanisé de **Rachel Harris** et **Elinor Fueter** semble le laisser présager; un duo à la Charlie Chaplin, en fait, un duo qui se détracte, auquel s'adjoint **Frédéric Marier**, un tertio qui détraque la machine comme dans les Temps modernes.

Stamos. Stamos; fidèle à lui-même, reconnaissable entre tous par ses chorégraphies qui explorent inextinguiblement l'image de l'individu dans l'univers social. Avec son propre langage chorégraphique : des mouvements bas du corps qu'il veut accroupis ou étendus; en intimité avec le sol comme si la chair ne pouvait se détacher de sa glaise. Rarement vertical, le corps tendu vers l'azur. Non. L'appel de la terre. Quelle rigueur alors exigent-ils de ses interprètes, quels efforts : vrille, vrille, se tordre, génuflexion, ramper, rouler, souffler, suer. Donner à Voir, à ressentir.



février 14, 2012

Carcasses et carapaces

Husk par George Stamos

Par Ashley Ornawka

Montréal Danse célèbre ses 25 ans avec un deuxième projet tout aussi richement délicieux, présenté à l'Agora de la Danse.



Deux chaises, des talons hauts

«brûlants» dans un foyer sur écran électronique et des masques roulés en boule ressemblant à des crânes déformés sont quelques accessoires faisant également partie du décor que George Stamos utilise de manière brillante dans sa nouvelle création, *Husk* (ce qui signifie *enveloppe extérieure* en anglais). *Husk* utilise un langage chorégraphique entremêlé au théâtre afin de produire une satire amusante de la société contemporaine. « *J'aime la danse contemporaine nue. C'est comme un striptease mais plus classe... enfin, c'est supposé!* » dit comiquement la danseuse Elinor Fueter lors du spectacle après le solo provoquant de Rachel Harris qui, après avoir mué sa deuxième peau, rampait sur le sol en récitant les paroles de la chanson *Back in Black* du groupe rock AC/DC en une voix inconfortablement dénaturée, compliments de Jackie Gallant, qui produit une musique lourde remplie de percussions et de guitare électrique en direct. Quant à Frédéric Marier, la manière qu'il gigote les fesses dans son manteau de fourrure pendant qu'il parle des coquinerries de sa vie personnelle est irrésistiblement et ironiquement drôle provenant d'un grand bonhomme comme lui.

« J'aime la danse contemporaine nue. C'est comme un striptease, mais plus classe... enfin c'est supposé! » -Elinor Fueter

Les danseurs exploitent les masques à leur pleine capacité, les mettant dans tous les sens, dans toutes les positions possibles sur leurs têtes. Le résultat? Le dos de l'interprète qui fait face au public et un visage souriant grotesquement vers la foule, masque après masque est empilé sur la tête, l'ombre monstrueux de ce personnage se dessinant sur les rideaux... Ces images hautaines nous montrent que ce que nous projetons n'est pas toujours ce que nous sommes. Lorsque Fueter tire avec difficulté un masque de son visage, elle nous transmet peut-être qu'il est souvent difficile à délaissier notre deuxième peau une fois que nous l'avons adoptée. Le sujet de la transsexualité est également abordé, car les transsexuels se sentent très mal dans leurs peaux et doivent avoir recours à des manières artificielles afin de se sentir naturels et à l'aise selon Stamos. D'ailleurs, les interprètes dansent souvent en duo, un voulant aller vers là, mais l'autre le guidant dans le sens opposé, contre sa volonté, lui disant constamment quoi et comment faire, où aller, comment bouger, marcher, respirer, et s'accrochant sur lui comme une autre peau.

Enfin, *Husk* nous montre à quel point nous adoptons un personnage dans la vie de tous les jours, qu'il est difficile de se sentir, comme l'expression classique le dit, « bien dans notre peau », d'être authentique et de montrer notre vrai visage au monde. Cette pièce nous fait réaliser que nous sommes parfois prisonniers à l'intérieur de notre carapace, la carcasse qu'est notre amas de chair. Au spectateur de décider s'il est possible de vaincre les contraintes du corps et de le considérer plutôt comme une extension de notre essence.

Photo par Alejandro De León. © 2012. Tous droits réservés.

février 13, 2012

[Être ou ne pas être, là est la question.](#)

Filed under: [Danse contemporaine](#) — lemediumsaignant @ 5:02

Tags: [agora de la danse](#), [George Stamos](#), [Husk](#)

Husk de George Stamos

Par Nabila Karam

Photo par Alejandro De León. © 2012. Tous droits réservés.



On l'annonce d'emblée, *Husk* est un spectacle tout simplement étonnant. La mise en scène est d'ailleurs digne du titre de cette œuvre chorégraphique. Le sujet est pourtant simple : comment le superficiel nous submerge, au point de nous en faire même une deuxième peau. Telle est la tendance de notre société contemporaine. Ce spectacle est un cri contre cette tendance, contre ces nouvelles pratiques qui font de nous des personnes que nous ne sommes pas, qui font de nous des marionnettes et des pantins, qui font de nous de simples victimes et rien de plus, sans repères et sans références.

C'est une chorégraphie sincère, profonde et authentique. Aucun superflu, rien qui ne saurait servir, tout a un sens, tout a son importance. Dans le tourbillon de la vie, dans notre quête de soi, l'angoisse et la torture sont au rendez-vous, mais la force de vouloir aller plus loin que les apparences, de vaincre les préjugés est l'unique voie qui mène vers l'accomplissement personnel, telle est la définition du bonheur.

Sans aucun doute, ce fut un spectacle très divertissant à voir, c'est tout simplement une alarme qui prend à la fois une forme artistique et philosophique, d'autant plus que c'est avec émotion et plaisir qu'on suit la fluidité du mouvement.
